

Banderilles

À Quentin Debray

« La littérature ne permet pas de marcher », affirme Roland Barthes. Mais si ! Mais si ! Elle permet de marcher sur la tête et Roland Barthes devrait le savoir mieux que personne.

* * *

Beaucoup d'hommes ont besoin de croire en un être infini, mais un être infini à taille humaine.

* * *

Dans Aix où sont les calissons
Savoure la douceur des choses

* * *

Demain est un autre jour, mais cet autre jour est
chaque jour remis au lendemain.

* * *

« Dans mes analyses, nous dit Françoise Dolto, je constate toujours l'apparition d'angines au moment où le patient travaille l'époque orale, car l'angine est une réaction à

l'abandon. Je crois que c'est un symptôme exprimant le désir du sujet d'appeler quelqu'un qui ne viendra pas. La gorge se serre au lieu même où elle voudrait appeler cette personne absente » (*Séminaire de psychanalyse d'enfants*, tome I. Seuil, 1982, p. 213). Françoise Dolto a fait des études de médecine, mais apparemment il ne lui en est pas resté grand-chose. En tous cas, elle semble ne plus savoir que l'angine est une maladie virale ou bactérienne, plus souvent virale que bactérienne. Elle présente des symptômes très caractéristiques. Quand on a une angine, on a de la fièvre, on a très mal à la gorge, celle-ci est rouge et il y a des points blancs sur les amygdales. Mais l'angine n'est elle-même le symptôme de rien du tout si ce n'est du fait que l'on a été en contact avec un virus ou une bactérie.

* * *

Après avoir pendant deux mille ans évoqué sans cesse avec une éloquence enflammée les feux et les supplices de l'enfer, l'Église nous dit maintenant que, toute compte fait, les peines éternelles se réduisent à une seule : la privation de la vision de Dieu. Mais comment pourrait-on ressentir la privation d'une chose dont l'Église nous dit par ailleurs que l'on n'en saurait jamais avoir la moindre idée ?

* * *

Les bonnes âmes s'indignent volontiers du sort des SDF, mais il faut bien reconnaître qu'ils ont souvent des noms à coucher dehors.

* * *

Le plus souvent un sabir abstrus n'abrite que des absurdités.

* * *

« Le nourrisson reporte une partie de ses désirs du sein sur le pénis du père », nous dit Mélanie Klein (*Psychanalyse d'un enfant*, Tchou, 1973, p. 397). À elle

seule, cette courte phrase suffirait à convaincre ceux qui ne l'ont jamais lue que Mélanie Klein est aussi folle qu'on peut l'être. Je ne me lancerai pas dans une longue discussion de cette allégation aussi burlesque qu'absurde. Je me contenterai de dire que, sans parler des nourrissons qui, bien sûr, ne pensent jamais à ce que leur père a entre les jambes, les jeunes enfants ignorent qu'il a un pénis, c'est-à-dire un organe susceptible d'entrer en érection. Ils croient seulement qu'il est comme eux pourvu d'une sorte de robinet qui ne diffère du leur qu'en ce qu'il est plus grand.

* * *

Chose étrange, les personnes qui ont le don de nous pomper l'air ont aussi celui de nous gonfler.

* * *

« La littérature, comme la pensée, n'est expérience que d'elle-même et pour elle-même : expérience de l'étrangeté, elle ne saisit cependant, elle n'institue rien que le

mouvement de refus par lequel elle se constitue sans relâche et sans relâche échoue à se constituer ». Cette phrase de Maurice Blanchot, que citent Henri de Monvallier et Nicolas Rousseau, dans leur excellent livre *Blanchot l'Obscur* (Autrement, 2015, p. 61) semble tout à fait inintelligible. Je crois pourtant avoir réussi la décrypter. Je la traduirai donc ainsi : « L'écrivain est quelqu'un qui ne s'intéresse qu'à la littérature, mais il a besoin de s'en assurer sans cesse, ce qu'il ne peut faire qu'en s'efforçant sans cesse de faire autre chose afin de pouvoir sans cesse constater qu'il ne peut sans cesse s'empêcher d'en faire ».

* * *

L'épilation définitive est très efficace à condition d'être pratiquée très régulièrement, au moins une fois par semaine si possible.

* * *

Le dieu de l'Ancien Testament semble ne s'être jamais rendu compte qu'il avait un fils. Toujours est-il qu'il n'en parle jamais, alors même qu'il aurait pourtant de de bonnes occasions de le faire. Ainsi, lorsqu'il ordonne à Abraham de lui sacrifier Isaac, il aurait pu lui dire : « Je sais fort bien que je te demande un très grand, un immense sacrifice. Isaac est ton fils unique et je suis bien placé pour savoir ce que représente un fils unique pour un père, car j'ai moi-même un fils unique ».

* * *

Le père Quesnel dit, je ne sais plus où, qu'il faut repenser le dogme de la Trinité. Y aurait-il eu une erreur de calcul ?

* * *

L'islam est si contraire aux valeurs de notre république qu'il serait tout fait légitime de l'interdire. Mais, à l'évidence, la France ne le peut pas, car les musulmans y sont beaucoup trop nombreux. Il faudrait du moins faire preuve d'une beaucoup plus grande vigilance, fermer toutes les mosquées salafistes, expulser les imans ouvertement hostiles aux principes laïques, interdire l'abattage halal et exiger des autorités musulmanes qu'elles condamnent tous les attentats commis au nom d'Allah. On en est loin.

* * *

Les numéros de sécurité sociale commencent tous par un 1 pour les hommes et par un 2 pour les femmes. C'est un des témoignages parmi tant d'autres du profond machisme qui règne encore dans notre société. Il conviendrait donc d'y remédier au plus vite. On pourrait bien sûr décider que désormais ce serait l'inverse, les numéros des femmes commençant par un 1 et celui des hommes par un 2. Mais ce serait alors au tour des hommes d'être victimes d'une discrimination. Il faudrait, par conséquent, adopter un système d'alternance annuelle, qui serait, bien sûr, très compliqué à mettre en place et coûterait fort cher. Mais la parité n'a pas de prix.

* * *

« Qui connaît Isidore Ducasse ? nous dit Philippe Sollers. Franchement, très peu de monde. Qui saisit la nature intrinsèquement subversive de son entreprise ? Personne » (*Fugues*, folio, 2014, p. 75). Si très peu de monde, en effet, connaît Lautréamont, c'est sans doute parce qu'il est très ennuyeux, et si personne ne remarque sa « nature intrinsèquement subversive », c'est parce qu'un auteur ennuyeux ne saurait être subversif.

* * *

Si la constipation est plus fréquente chez les femmes que chez les hommes, c'est, selon Françoise Dolto, parce que beaucoup d'entre elles l'entretiennent délibérément et en font leur principal sujet de conversation. Et elle nous explique pourquoi : « Cet exhibitionnisme anal, ce souci constant de leur fonctionnement intestinal leur est nécessaire. C'est un moyen grâce auquel elles se “masturbent” symboliquement la zone érogène anale et soustraient ainsi leur Moi aux intérêts libidinaux génitaux si douloureux pour leur narcissisme » (*Psychanalyse et pédiatrie*. Seuil, 1971, p. 117). J'ai du mal à

comprendre. On ne saurait, en effet, se masturber la zone anale. On peut la gratter, la chatouiller, ou la gratouiller, ce qui tient un peu des deux, mais, à proprement parler, on ne saurait la masturber. Certes, Françoise Dolto nous dit que, si les femmes se masturbent la zone anale, c'est symboliquement. Mais qu'est-ce à dire ? Françoise Dolto veut-elle dire que les femmes imaginent qu'elles se masturbent la zone anale ? Mais comment peut-on faire en imagination ce que l'on ne saurait faire réellement ? On peut, de plus, se demander si, pour satisfaire leur narcissisme, les femmes n'ont pas de meilleur moyen que de penser sans cesse à leur derrière ?

* * *

« Tout à coup il m'est devenu indifférent de ne pas être moderne » nous confie Roland Barthes. Voilà assurément une grande nouvelle. Elle ne peut pourtant intéresser que les jobarthiens. Pour les autres, il leur est évidemment tout à fait indifférent qu'il soit devenu indifférent à Roland Barthes de ne pas être moderne. Mais ce qui rend le propos particulièrement ridicule, c'est le « tout à coup ». Si l'on peut effectivement devenir indifférent à ce qui vous avait toujours passionné, cela ne saurait se produire « tout à coup ». La vieillesse est un naufrage, on ne le sait que trop. Avec l'âge tous les intérêts s'émoussent. Il m'arrivait autrefois de pleurer quand j'écoutais

la Messe en si ou les Passions de Bach. Cela ne m'arrive plus hélas ! et il viendra peut-être un moment où je n'aurai plus du tout envie de les écouter. Mais je doute fort que l'on m'entende dire un jour : « Bach, tout à coup je m'en fous »

* * *

« Les problèmes de vue apparaissent lorsque l'on a été témoin de quelque chose que l'on n'aurait pas voulu voir ». Lorsque j'ai découvert sur la toile cette phrase d'un certain Christian Flèche, je n'en ai pas cru mes yeux. S'il avait raison, tous les déportés auraient dû très rapidement devenir aveugles.

* * *

« On dit toujours : “Moi, j'ai mal”, mais on ne dira jamais — c'est curieux — “Ça souffre dans mon corps” », dit Françoise Dolto (Françoise Dolto et J. D. Nasio, *L'enfant du miroir*, Petite bibliothèque Payot, 2002, p. 16). Mais ce n'est pas curieux du tout. Si quelqu'un disait : « Ça souffre dans

mon corps », tout le monde lui dirait : « C'est dans la tête que ça ne va pas ».

* * *

À ma connaissance, les autodidactes n'ont pas de saint patron. Mais ils n'en ont pas besoin. Car, de toute évidence (il suffit pour s'en convaincre de lire la première page de la Genèse), leur patron, c'est Dieu lui-même.

* * *

« Lévi-Strauss n'a jamais rien compris à la psychanalyse, écrit Philippe Sollers. Comme personne d'ailleurs ne comprend vraiment ce que Freud a dit de fondamental » (*Fugues*, folio, p. 472.) À l'évidence, Philippe Sollers est persuadé qu'il est, lui, l'exception qui confirme la règle. Car, pour pouvoir affirmer que personne ne comprend vraiment Freud, il faut, bien sûr, être persuadé que soi-même on le comprend vraiment. Mais, si Freud était destiné à n'être

compris, et avec beaucoup de retard, que par Philippe Sollers, était-ce bien la peine qu'il écrivît tant de livres ?

* * *

Comme chacun le sait, la Genèse nous dit que Yahvé fit comparaître tous les animaux devant Adam afin qu'il donnât à chacun un nom. Ce fut certainement un très beau spectacle. Mais on peut se poser quelques questions. Tout d'abord, cela dut être extrêmement long puisqu'il existe plus de sept millions d'espèces animales, et que les mâles et les femelles ont souvent des noms différents. Bien sûr, Ève aurait pu aider Adam qui se serait contenté de donner un nom aux mâles, Ève se chargeant des femelles. Mais elle n'avait pas encore été créée. Mais l'on se demande surtout comment tous les animaux ont pu réussir à venir comparaître devant Adam. Beaucoup dont l'aptitude au déplacement était très limitée, voire quasi nulle, ont dû mettre un temps infini. Pour d'autres, ce dut être plus difficile encore. Comment, par exemple, les kangourous sont-ils parvenus à sortir d'Australie et à gagner le paradis terrestre ?

Donner un nom aux poissons a dû aussi poser de grands problèmes. Pour les poissons d'eau douce, cela dut être relativement facile puisque le paradis terrestre était traversé par quatre fleuves. Il suffisait que les poissons fissent un petit saut hors de l'eau pour qu'Adam, qui avant la Chute

avait l'esprit particulièrement vif et rapide, ait le temps de leur donner un nom. Mais le grand problème a dû être de donner un nom aux poissons de mer et aux mammifères marins. Comment diantre ! les requins ou les baleines ont-ils pu comparaître devant Adam ? Cela prouve assurément, et les plus sceptiques devraient le reconnaître, que rien n'est impossible à Dieu.

* * *

« Rien n'est plus proche de Haydn que Rimbaud », ose écrire Philippe Sollers (*Fugues*, p. 151). Si comparer un musicien à un écrivain n'a guère de sens, prétendre que Haydn et Rimbaud sont très proches est particulièrement absurde. L'équilibre, l'achèvement, la perfection que possèdent à un degré si éminent les œuvres de Haydn ne sont évidemment pas les qualités que l'on retrouve chez l'auteur des *Illuminations*. En regard de l'incroyable richesse de la production de Haydn et de la merveilleuse beauté de beaucoup de ses œuvres, l'œuvre de Rimbaud paraît bien modeste. On s'étonne que Sollers n'ait pas plutôt songé à souligner la proximité de Bach et de Sade. Pour ma part, chaque fois que je réécoute la *Passion selon saint Matthieu*, j'éprouve ensuite le besoin irrépressible de me replonger dans les *120 journées de Sodome*. Mais le meilleur rapprochement

que l'on puisse établir entre un musicien et un écrivain, le seul sans doute qui s'impose absolument, est bien sûr entre Mozart et Philippe Sollers. Celui-ci en est évidemment persuadé, et il l'aurait dit si sa grande modestie ne l'en avait pas empêché.

* * *

« Si un patient s'endort, nous dit Françoise Dolto, il faut savoir être complètement à son service pour pouvoir ressentir cette peine de la pulsion de mort. À travers le sommeil, l'analysant se greffe sur vous ; mieux encore, il fait un transfert placentaire sur vous. [...] (Dolto, F. & Nasio, J.-D., *L'enfant du miroir*, Éd. Rivages, 1987, p. 13). Voilà qui est bien surprenant. On pensait, généralement que le traitement psychanalytique passait essentiellement par la parole. Mais, s'il faut en croire Françoise Dolto, c'est quand il s'endort que le patient se livre le plus complètement à son analyste. Celui-ci alors est très vite débordé. Son patient lui dit tellement de choses à la fois qu'il doit renoncer à prendre des notes et choisit souvent de s'endormir à son tour, ce qui lui est d'ailleurs assez habituel. Quoi qu'il en soit, la séance se termine toujours par un transfert, non pas placentaire, mais monétaire.

* * *

La Bible nous dit que Dieu a fait l'homme à son image. Mais les auteurs de la Bible n'ont jamais vu Dieu. Ce qu'ils nous disent, en réalité, c'est qu'ils se représentent Dieu à l'image de l'homme. Mais ils ne peuvent le faire que parce que leur dieu est le créateur d'un monde à taille humaine, un monde constitué seulement de la terre qui est plate et surmontée d'une coupole à laquelle sont accrochés un gros luminaire, le soleil, une grosse veilleuse la lune et quantité de tout petits lumignons, les étoiles. S'ils avaient su que Dieu était le créateur d'un univers d'au moins cents milliards de galaxies et peut-être de beaucoup d'autres univers, il leur aurait été bien difficile de se représenter Dieu à l'image de l'homme.

* * *

« Je voudrais également insister, nous dit Mélanie Klein, sur le rôle joué par les facteurs psychologiques dans les diverses maladies organiques auxquelles sont exposés les enfants. J'en suis convaincue, c'est avant tout leur angoisse et leur culpabilité que beaucoup d'enfants expriment en tombant

malades, et, dans ce cas une amélioration atténuée leur angoisse ; les nombreuses affections dont ils sont atteints à un certain âge me semblent en partie d'origine névrotique. Cet élément psychologique a pour effet d'accroître, non seulement la susceptibilité de l'enfant à la contagion, mais aussi la gravité et la longueur de la maladie » (*La psychanalyse des enfants*, P.U.F., collection Quadriges, 2013, p. 113). Les psychanalystes veulent à tout prix toujours trouver des explications psychologiques à des maladies purement physiologiques. C'est particulièrement absurde quand il s'agit d'enfants, voire de tout petits enfants. Et cela pour une double raison. La première est que la vie psychique des petits enfants est peu développée et même quasi inexistante chez les nourrissons. La seconde est que leur système immunitaire est, lui aussi, embryonnaire et qu'ils sont donc particulièrement exposés aux virus et aux bactéries qui sont à l'origine, les virus surtout, de toutes les maladies infantiles.

* * *

« David, nous dit saint Jean de la Croix, parlant des créatures célestes, a dit : “Seigneur, il n’y a personne de semblable à vous parmi les dieux” [Ps. LXXXV, 8], entendant par dieux les saints anges et les âmes saintes. Il dit ailleurs : *Deus in sancto via tua, quis deus magnus sicut deus Noster ?*

“O Dieu, votre voie est une voie de sainteté ; où y a-t-il un Dieu comme notre Dieu ?” [Ps. LXXVI, 14). C’est comme s’il disait : la voie pour aller à vous, ô Dieu, est une voie sainte, c’est-à-dire une voie de pure foi. Car où trouver un Dieu aussi grand ? c’est-à-dire où trouver un ange d’une nature aussi élevée ? ou un saint aussi rempli de gloire et aussi grand, qui soit une voie convenable et proportionnée pour aller à vous ? » (*La montée au Carmel, Œuvres spirituelles de saint Jean de la Croix*, Éditions du Seuil, 1947, pp. 128-129). Saint Jean de la Croix ne veut pas se rendre à l’évidence, à savoir que l’auteur de ces versets, que ce soit David ou un autre, n’était évidemment pas monothéiste, mais seulement monolâtre. Yahvé n’était pour lui le dieu que des seuls Hébreux, chaque peuple ayant son propre dieu. Il serait, de plus, singulièrement incongru de dire à Dieu : « Qui est aussi grand que vous parmi les anges et les saints ? ». Les anges et les saints ayant été créés par Dieu, cela reviendrait à lui dire : « Qui, parmi vos créatures, est aussi grand que vous ? ».

* * *

« Tous les enfants passent par une névrose qui ne diffère de l’un à l’autre que par son intensité », dit Mélanie Klein (*La psychanalyse des enfants*, P.U.F., collection Quadriges, p. 114). Je dirai, quant à moi, que tous les

psychanalystes sont atteints d'une folie qui, dans le cas de Mélanie Klein, est d'une exceptionnelle intensité.

* * *

« Je crois être, nous dit Philippe Sollers, un des seuls, sinon le seul écrivain français, à avoir une conscience historique précise. Et je crois que les autres ne l'ont pas » (*Fugues*, pp. 930-931). Outre que ce propos témoigne d'une singulière outrecuidance, je ne suis pas sûr que Philippe Sollers ait un sens historique très sûr, car il est manifestement persuadé de rester dans l'histoire comme le plus grand écrivain de son temps.

* * *

« L'époque actuelle, nous dit Philippe Sollers, se caractérise par un refoulement de l'historique en tant que tel. Les corps parlants remontent de moins en moins facilement le fil du temps » (*Fugues*, p. 77). C'est assurément bien fâcheux.

Comment ne pas se dire, en effet, que certains corps parlants feraient mieux de remonter le fil du temps jusqu'à l'époque où l'homme ne parlait pas encore.

* * *

Un de mes vieux amis, philosophe chrétien, avait le don de m'horripiler parce qu'il prenait un malin plaisir à prétendre que, de nous deux, c'était moi le plus dogmatique. Il me disait, en effet, que lui avait des doutes et n'était pas absolument sûr de détenir la vérité, tandis que moi, je n'avais absolument aucun doute sur le fait que sa religion était un tissu d'absurdités. Mais il ne voulait pas voir qu'il y avait une différence essentielle entre ce qu'il affirmait, lui, et ce que j'affirmais, moi. Nous étions à deux niveaux bien distincts, celui de l'affirmation de la vérité pour lui et celui de la négation de l'erreur pour moi. Car, même s'il admettait avoir des doutes, il n'en prétendait pas moins, grâce à sa foi, disposer d'une explication de l'homme et du monde. Mais, quant à moi, je ne prétends aucunement savoir si l'homme et le monde ont un sens et lequel. Je pense, au contraire, que personne ne l'a jamais su et que personne sans doute ne le saura jamais. En tout cas, si quelqu'un un jour avait soudain tout compris, la nouvelle aurait rapidement fait le tour du monde et personne ne se serait plus jamais posé de questions. Quoi qu'il en soit, on est dogmatique

quand on affirme une vérité ; on ne l'est pas quand on se contente de nier une erreur.

* * *

« Il est vrai, nous dit Mélanie Klein, que le jeune enfant ne laisse transparaitre qu'une part relativement faible du sadisme terrible qui se révèle lorsqu'on analyse les couches les plus profondes de son psychisme » (*La Psychanalyse des enfants*, p. 165). Mélanie Klein, elle, ne dissimule rien de l'effrayante folie qui se révèle dès qu'on commence à la lire.

* * *

« Le corps parlant, dit Philippe Sollers, n'a rien à voir avec le corps anonyme que saisit la biométrie » (*Fugues*, p. 88). Si je comprends bien un corps qui se met à parler ne ressemble plus du tout à ce qu'il était avant de parler. J'avoue, à ma grande honte, que je ne l'avais encore jamais remarqué.

* * *

À la notable exception de Michel Foucault, l'Ayatollah Khomeiny n'a guère d'admirateurs chez les non-musulmans. Ses propos pourtant témoignent parfois d'une profonde sagesse comme le prouve ce précieux conseil : « Il est recommandé de ne pas se retenir d'uriner ou de déféquer, surtout si ça peut faire mal » « *Principes Politiques, Philosophiques, Sociaux et Religieux de l'Ayatollah Khomeiny*, éditions libres Hallier, 1949, p. 50).

* * *

« Dans les conditions normales, nous dit Mélanie Klein, il n'est aucune période de la vie où l'opposition entre le moi et le surmoi soit aussi marquée que pendant la petite enfance ; c'est d'ailleurs pourquoi la tension entre ces deux instances psychiques est au cours des premières années surtout sentie sous forme d'anxiété » (*La Psychanalyse des enfants*, p. 153). Comme presque toutes les allégations de Mélanie Klein,

celle-ci est parfaitement absurde. Le surmoi représente l'intériorisation des exigences et des interdits parentaux, sociaux, culturels et religieux. Cela étant, il ne peut se former avant que ces exigences et ces interdits aient été formulés. Or on n'exige jamais rien d'un nourrisson et on ne lui interdit jamais rien. À quoi cela servirait-il, en effet ? Ce n'est que peu à peu, à mesure que l'enfant grandit, qu'on lui demande de faire telle ou telle chose ou de ne pas faire telle ou telle chose. Mais ces exigences et ces interdits sont longtemps très limités et ne portent que sur des sujets très prosaïques, sur la propreté notamment. Ils ne sont donc guère de nature à créer des problèmes psychiques. À l'évidence, contrairement à ce que prétend Mélanie Klein, la petite enfance est la période de la vie où l'opposition entre le moi le surmoi est la plus faible. Le moi du petit enfant s'assoit tranquillement sur son surmoi qui est très doux.

* * *

« Si vous avez la chance de pouvoir vous laisser momentanément prendre par le sommeil en présence d'enfants schizophrènes, alors vous verrez ces enfants revivre » (Dolto, F. & Nasio, J.-D., *L'enfant du miroir*. Éd. Rivages, 1987, p. 13). On reproche souvent aux psychanalystes de s'endormir au lieu d'écouter leurs patients. Pourtant, selon François Dolto

c'est parfois le meilleur service qu'ils puissent leur rendre. Je le crois volontiers et je pense même qu'ils ne devaient jamais faire rien d'autre que de dormir.

* * *

Chacun des livres de Mélanie Klein suffirait à prouver qu'elle est complètement folle. Mais celui où sa folie est le plus manifeste est la *Psychanalyse d'un enfant* (Tchou, 1973), le livre sans doute le plus insensé que j'aie jamais lu. Le moindre propos ou le moindre geste du petit Richard y donne aussitôt lieu à une interprétation sexuelle. Selon elle, cet enfant passe son temps à penser au pénis de son père ou au vagin de sa mère. Certes, et l'on ne s'en étonnera pas, il n'évoque jamais explicitement le pénis de son père, mais il ne cesse d'évoquer des objets dont la nature phallique saute aux yeux les moins dessillés. Je les cite dans l'ordre de leur apparition : un nez, un rouge-gorge, une truette, une barre de radiateur, des enfants, un pied, un périscope, un saumon, une pieuvre, un canon, une étoile de mer, un sous-marin, la DCA, un lorgnon, un clocher, un ballon, Hitler, un drapeau, de la fumée, un coq, une bouteille, un bâton, une coque de bateau, un robinet, un hérisson, des tabourets, une tour, un torpilleur, des canaris, un chien, des bonbons, des cigarettes, un chemin de fer, des bateaux, une peluche, une cravate, de la pluie, des roses, une

souris, une baleine, un croiseur, une corde, une canne à pêche, un mât de bateau, une mouche, des oreilles, du tonnerre, des éclairs, un pieu, un poisson rouge, la grosse commission, un râteau, une gomme, des radis, des fraises, une balle, une locomotive, une bombe, une pomme, une montre, un canari, une bicyclette, une langouste, une dent, une pomme de pin, un coquelicot. Comment ne pas se dire qu'en matière de phallucination, Mélanie Klein surpasse nettement Sigmund Freud ?

* * *

« Vous pensez bien, mes amis, répondis-je, que nous n'aurions jamais pu nous-mêmes comprendre les Écritures, sans la volonté de celui dont la grâce nous a donné l'intelligence », nous dit Justin (*Dialogue avec Tryphon*, CXIX, 1.) C'est évident, en effet. Comment pourrait-on comprendre les Écritures si Dieu ne voulait pas qu'on les comprît ? Mais comment comprendre que Dieu puisse ne pas vouloir qu'on les comprenne ?

* * *

Julia Kristeva a écrit à la gloire de Thérèse d'Avila un livre intitulé *Thérèse mon amour, récit* (Fayard, 2208) absolument illisible, mais dont la quatrième de couverture mériterait de passer à la postérité. La voici : « Je vous salue, Thérèse, femme sans frontières, corps physique érotique hystérique épiléptique, qui se fait verbe, qui se fait chair, qui se défait en soi hors de soi, flots d'images sans tableaux, tumulte de paroles, cascades d'éclosions, jumeau du Christ, c'est Lui au plus intime de moi, moi Thérèse, femme d'affaires, fondatrice, jubilatrice, mourir de ne pas mourir c'est écrire, une sorte de demeure, de jeu, Dieu nous aime joyeuses mes filles, croyez-moi, mais oui échec et mat à Dieu aussi, bien sûr ça délivre, ça s'écoule, les âmes qui aiment écoutent, elles voient jusqu'aux atomes, ça les fait jouir, des atomes infiniment amoureux, mais oui, Thérèse, oui, ma sœur extatique excentrique appelée touchée imaginée pensée repensée dépensée, hors de vous en vous, hors de moi en moi, oui, Thérèse, mon amour ».

Si J'écrivais un livre sur Julia Kristeva, mais je suis trop vieux pour le faire, voici quelle serait ma quatrième de couverture : « Je vous salue Julia, cintrée, cinglée, givrée, timbrée, siphonnée, mabouloïde, extraloufoque, grande figure de l'imposture intellectuelle, illustre et illisible, célèbre et sibylline, encensée et insensée, sémioticienne de haut vol, grande prêtresse de la psychanalyse, papesse de la

sémanalyse, lumière des allumés, madone des jargonneurs, idole des gogos, phare des jobards, épouse d'un poseur insupportable, résolument athée mais qui va s'incliner devant le pape, femme totalement libérée, profondément dédaigneuse des conventions sociales et insatiablement en quête d'honneurs et de distinctions, collectionneuse de décorations, chevalier des arts et des lettres, commandeur dans l'ordre national du mérite, grand officier de la légion d'honneur, docteur *honoris causa* de très nombreuses universités, chargée de mission auprès du président de la république. N'en doutons pas ! le Panthéon attend votre ombre qui fera de l'ombre aux plus illustres ombres ».

* * *

Quand on refuse les idées confuses, quand on fuit les idées fumeuses, on passe souvent pour un esprit simpliste.

* * *

« Si l'homme sodomise le fils, le frère ou le père de sa femme après son mariage, ce mariage reste valide », nous dit l'Ayatollah Khomeiny (*op. cit.*, p. 127). Quoi de plus normal ? Cela prouve, en effet, qu'il est très attaché à la famille de sa femme. Et il manifeste encore mieux cet attachement s'il sodomise et le fils et le frère et le père de sa femme.

* * *

« Manet, nous dit Philippe Sollers, fait un trou dans la représentation ce qui provoque aussitôt un énorme scandale » (*Fugues, op. cit.*, p. 78). Philippe Sollers, lui, fait des trous dans le vide et c'est pourquoi il n'a guère de lecteurs.

* * *

Les musulmans nous disent que le Coran est un livre tellement parfait que son auteur ne peut être que Dieu. Mais quand on l'ouvre, on découvre un livre tellement débile que son auteur ne peut être qu'un parfait abruti, complètement ignare. On y sent continuellement, on sent intensément la présence non de Dieu mais d'un homme, la présence d'un homme habité par un très puissant ressentiment. Cet homme prodigieusement orgueilleux s'est persuadé que Dieu lui parlait et il éprouve une haine féroce, incommensurable, irréconciliable, une haine indicible, une haine insatiable à l'égard de tous ceux qui ne veulent pas le croire. Il ne cesse de répéter, de répéter à satiété qu'ils seront soumis après leur mort au feu ardent de la géhenne, leur peau repoussant au fur et à mesure qu'elle sera détruite. Cela ne l'empêche pas d'inviter tous les croyants, en attendant, à massacrer allègrement les infidèles.

* * *

« Du fini à l'infini la distance étant infinie, nous ne pouvons point avoir d'accès auprès de Dieu et de société avec lui que par Jésus-Christ », nous dit Malebranche (*Conversations chrétiennes*, folio essais, 1994, p. 50). On se demande si Malebranche a jamais lu l'Ancien Testament. On y lit tout au début que Dieu a créé l'homme à son image.

Mais Dieu aurait-il créé l'homme à son image s'il avait voulu instaurer une distance infinie entre sa créature et lui ? Et de fait, dans l'Ancien Testament, Dieu parle avec les hommes. Il parle avec Adam et Ève, il parle avec Caïn, il parle avec Noé, il parle à maintes reprises avec Abraham et, bien sûr il parle avec Moïse. Mais, au bout de deux mille ans, Dieu a compris ce que Malebranche a, lui, tout de suite compris, à savoir qu'étant un être infini, il ne pouvait avoir de relations avec des créatures finies. Il a donc décidé alors d'envoyer son fils prendre la forme humaine et devenir ainsi un Homme-Dieu pour être son intermédiaire entre les hommes et lui. Il fallait y penser.

* * *

Élisabeth Roudinesco a réagi au *Livre noir de la psychanalyse* en publiant un petit livre intitulé *Pourquoi tant de haine ?* (Seuil, 2005). Elle a réagi au livre de Michell Onfray *Le crépuscule d'une idole* qu'elle qualifie de « brûlot insensé » en publiant un autre petit livre *Mais pourquoi tant de haine ?* (Seuil, 1910). Ainsi selon madame Roudinesco, les adversaires de la psychanalyse seraient tous animés par la haine. Mais c'est elle le dit, c'est elle qui le croit ou plutôt c'est elle qui veut le croire parce que ça l'arrange de le croire. C'est là une attitude tout à fait classique. Beaucoup de gens

refusent d'admettre que ceux qui les contredisent puissent obéir à des motivations purement rationnelles ; ils préfèrent croire ou faire semblant de croire qu'ils sont mus par des mobiles d'ordre passionnel. Pendant longtemps l'Église a refusé d'admettre que les incroyants pussent rejeter les dogmes chrétiens pour la simple, la seule et la bonne raison qu'ils les jugeaient complètement absurdes. S'ils rejetaient la foi chrétienne, c'était par orgueil, par refus de s'incliner devant l'autorité de l'Église et par le désir de pouvoir s'abandonner sans entraves librement à toutes leurs pulsions. La psychanalyse réagit comme l'Église.

Mais la haine, et c'est heureux, est un sentiment assez rare. Il ne suffit pas que l'on ne fasse aucun cas de quelqu'un, qu'on le considère comme une nullité pour qu'on le haïsse. Une nullité inspire du dédain, mais non de la haine. Les psychanalystes sont des tocards ou des toqués et souvent les deux à la fois. Mais on ne hait pas un toqué, on ne hait pas un tocard. Personne ne hait madame Roudinesco. Pourquoi la haïrait-on ? Elle n'est pas méchante : elle est sotte, c'est une dévote. Mais madame Roudinesco préfère croire qu'on la hait plutôt que d'admettre qu'on la trouve sotte. Elle préfère croire qu'elle dérange et qu'elle inquiète et que c'est pour cela qu'on la hait. Mais madame Roudinesco n'est pas dérangeante, elle n'est pas inquiétante : elle est affligeante.

* * *

« Le plaisir du texte, nous dit Roland Barthes, c'est ce moment où mon corps va suivre ses propres idées — car mon corps n'a pas les mêmes idées que moi » (*Le plaisir du texte*, éditions du Seuil, 1973, p. 30). Roland Barthes a écrit tellement de phrases absurdes qu'il serait bien difficile de dire laquelle l'est le plus. Mais celle-ci serait certainement très bien placée pour obtenir la palme. Il ne paraît guère possible, en effet, d'imaginer un propos plus dénué de sens. Roland Barthes nous dit que son corps a ses idées à lui et qu'elles ne sont pas les siennes. Que le corps pris de Roland Barthes ait des idées, c'est bien normal à la condition de préciser que c'est son cerveau, et lui seul, qui a des idées. Et, somme toute, on comprend très bien qu'un cerveau d'*homo sapiens* digne de ce nom refuse de partager les idées de Roland Barthes. Ce que l'on comprend moins, c'est que Roland Barthes ne trouve du plaisir à lire que parce que son cerveau ne pense pas comme lui et, en conséquence, ne comprend pas les textes de la même manière que lui. En revanche, ce que je comprends maintenant, et je le comprends grâce à Roland Barthes c'est pourquoi je ne prends aucun plaisir à le lire : je suis, en effet, toujours pleinement d'accord avec mon cerveau pour juger que tout ce qu'il écrit est complètement absurde.

* * *

Julia Kristeva connaît et comprend si bien Thérèse d'Avila qu'elle peut se permettre de parler pour elle et notamment de lui faire dire ceci : « Comprenez-moi bien, cet infini agissant en l'infini-point que je suis n'atteint jamais son plein : telle est ma façon de ne pas méconnaître le Néant qui vous séduit tant et qui apaise, croyez-vous. Mon Tout qui est Rien n'a rien à voir avec le Tout plein. Or c'est précisément au Tout plein que quelque chose manque, c'est lui qui est une limite, puisqu'il est un non-infini, notion privative, un "manque", si vous préférez. Tandis que dans mon point à moi, dans ce rien, l'infini habite » (*Thérèse, mon amour*, p. 696).

Ce « comprenez-moi bien » est impayable. Julia Kristeva nous dit un petit peu plus loin que Thérèse d'Avila est « un big-bang fait femme » (p. 697). Je dirai, quant à moi, que Julia Kristeva est un trou noir fait femme.

* * *

« La majorité des femmes ne pardonneront jamais à leur mère de ne pas les avoir rendues capables de faire pipi dans un lavabo » nous dit Philippe Sollers (cité par Renaud Matignon, *La liberté de blâmer. Quarante ans de critique littéraire*, Bartillat, 2014, p. 557). Certes, les femmes, à la

différence des hommes, ne peuvent pas uriner dans les lavabos, sauf à se livrer à une difficile acrobatie. Mais elles peuvent, tout comme les hommes, enculer des mouches. Et parfois, comme l'épouse de Philippe Sollers, Julia Kristeva, elles surpassent même les hommes

* * *

« La charge est si violente que l'on ne sait s'il faut en rire ou s'en inquiéter tant le style témoigne d'une sorte de retour du refoulé dont on voit d'ailleurs se dessiner les traits dans d'autres débats du même genre », écrit Elisabeth Roudinesco (*Pourquoi tant de haine ?* p. 56). On le voit, il ne vient nullement à l'esprit de madame Roudinesco, et l'on ne s'en étonnera pas, de se dire que si la charge contre la psychanalyse est, en effet, souvent violente, c'est tout simplement parce que les adversaires de la psychanalyse jugent ses théories profondément absurdes. Elle refuse, en effet, d'admettre non seulement, bien sûr, que la psychanalyse est une imposture, mais que quiconque puisse réellement le penser. Ceux qui le prétendent s'abusent eux-mêmes. Dans leur inconscient, ils savent que les freudiens ont raison et qu'ils relèvent eux-mêmes de la psychanalyse. Et c'est parce qu'ils ne veulent pas se l'avouer qu'ils l'attaquent si violemment. C'est ce croit madame Roudinesco ou plutôt c'est

ce qu'elle veut croire. Car les adversaires de la psychanalyse peuvent, eux aussi, expliquer sa réaction par le « retour du refoulé ». Réfugié tout au fond de son inconscient, le bon sens de madame Roudinesco pourrait bien donner raison aux auteurs du *Livre noir de la psychanalyse*.

* * *

« Battre des mains ou sauter en l'air pendant la prière la rend nulle », nous dit l'Ayatollah Khomeiny (*op.cit.*, p. 93). En revanche, se gratter le derrière ou se masturber, voire se gratter le derrière d'une main tout en se masturbant de l'autre, ne nuit en rien à l'efficacité de la prière.

* * *

Daniel Ducommun avait acheté chez son libraire habituel tous les livres de Philippe Sollers qu'il avait trouvés. Rentré chez lui, il en prit un au hasard et l'ouvrit. Aussitôt il lui tomba des mains. Intrigué, il fit un second essai, puis un troisième, puis un quatrième. A chaque fois le même

phénomène se reproduisait. Il essaya successivement tous les autres livres avec toujours le même résultat. De plus en plus intrigué et en même temps passablement irrité, il les remporta chez son libraire. Celui-ci ne parut aucunement étonné. Il lui demanda dans quelles conditions il avait essayé de lire ces livres. Il lui répondit qu'il l'avait fait confortablement assis dans un fauteuil de sa salle de séjour. Le libraire lui expliqua alors que les livres de Philippe Sollers étaient des livres profondément novateurs, hautement subversifs, entièrement hors norme et totalement affranchis de toutes les conventions. En conséquence, ils ne pouvaient s'accommoder d'un mode de lecture bourgeois et traditionnel et, avant de les ouvrir, on devait absolument se mettre dans une tenue et dans une posture aussi insolites et aussi peu conventionnelles que possible. C'était à chaque lecteur d'imaginer des solutions et de les essayer jusqu'à ce que les livres du Maître de la Subversion veuillent bien consentir à se laisser lire.

* * *

Les croyants sont incroyables. Ils voudraient, et pour un peu ils exigeraient que les incroyants respectent leurs croyances. C'est là une prétention tout à fait exorbitante. Car enfin, quoi que puissent dire Roland Barthes et d'autres barbaques déboussolés, les mots ont un sens et c'est même leur raison d'être. Il convient donc de rappeler d'abord ce

qu'est le « respect ». Bien qu'elle soit un peu longue, ou plutôt parce qu'elle est un peu longue, la définition donne le *Robert* est sans doute la plus précise : « Sentiment qui porte à accorder à quelqu'un une considération admirative, en raison de la valeur qu'on lui reconnaît et à se conduire envers lui avec réserve et retenue, par une contrainte acceptée ». Le mot s'applique ici aux personnes, mais, bien sûr, le *Robert* ne manque pas d'indiquer ensuite qu'il peut aussi être appliqué à une chose.

On le voit, il suffit de rappeler le sens du mot « respect », pour se rendre compte qu'en demandant aux incroyants de respecter leurs croyances, les croyants leur demandent quasiment de renoncer à être des incroyants. À moins de ne plus se respecter lui-même, le mécréant, le mécréant ne saurait respecter ce qu'il considère comme des âneries ; il ne saurait reconnaître de la valeur et accorder une considération admirative à des croyances qui ne sont à ses yeux que des sornettes ridicules ; il ne saurait accepter de s'incliner et d'ôter son chapeau, alors qu'il éprouve une irrésistible envie de hausser les épaules.

Les croyants feraient donc mieux de se montrer un peu moins outrecuidants et de demander aux incroyants non pas de s'incliner et d'ôter leur chapeau, mais seulement de s'abstenir de hausser les épaules. Au lieu de nous demander du respect, ils feraient mieux de nous demander seulement le silence. Ils feraient mieux de nous dire : « Pensez ce que vous voulez, mais, soyez gentils, ne le dites pas ». Alors on pourrait peut-être commencer à discuter.

Mais, je le crains fort, cette discussion risquerait fort de tourner court. Car on ne voit pas pourquoi les incroyants accepteraient de ne plus dire tout ce qu'ils pensent sans contrepartie. Pour qu'ils acceptent de ne plus dire tout ce qu'ils pensent, il faudrait que les croyants aussi accipent d'en faire autant. Il faudrait, bien sûr, qu'ils renoncent à dire que les incroyants sont des gens à qui il manque quelque chose, un sens, une dimension (ils n'osent plus guère comparer les incroyants aux animaux comme ils l'ont fait si longtemps). Il faudrait surtout qu'ils renoncent à prétendre savoir ce que les autres ignorent, il faudrait qu'ils renoncent à prétendre détenir la Vérité.

En revanche, tant qu'ils nous présenteront leurs fariboles infantiles comme de divines Vérités, tant qu'ils nous fourreront la Bible sous le nez en nous disant que c'est la Parole de Dieu, tant qu'ils nous imposeront le prière spectacle de leurs pitreries sempiternelles, tant qu'ils brandiront des crucifix et brameront « Christ est ressuscité ! », les incroyants seront pleinement fondés à ne pas respecter leurs croyances, mais à en faire des gorges chaudes. Car enfin, quand on prétend détenir la Vérité, il faut ou bien convaincre ou bien accepter que l'on vous rie au nez. Quand on prétend, comme le fait le pape, être le représentant patenté de Dieu sur la terre que et que l'on n'arrive pas à se faire prendre au sérieux, on n'a pas le droit de se plaindre.

Les chrétiens d'aujourd'hui manquent d'autant moins d'air lorsqu'ils demandent aux incroyants de respecter leurs croyances qu'eux-mêmes bien souvent ne les respectent plus guère qu'au sens étymologique du terme (« regarder en arrière

détourner les yeux »). Ils demandent aux incroyants de respecter des croyances qu'ils évitent eux-mêmes de regarder vraiment en face, des croyances qu'à l'exception de quelques intégristes, les prêtres, les évêques et le pape même s'abstiennent soigneusement de rappeler d'une manière trop précise. Ils nous demandent de respecter leurs croyances alors que, le plus souvent, eux-mêmes ne veulent plus savoir à quoi ils croient au juste.

* * *

« Ici, écrit Philippe Sollers, Nietzsche me paraît capital : “Je rappelle encore, contre Schopenhauer, que toute la haute civilisation et la grande littérature de la France *classique* se sont développés sur des intérêts sexuels” » (*Fugues*, p. 862). Je ne m'étonne pas que Philippe Sollers ait fait sien un propos aussi stupide. Mais j'ai peine à croire que Nietzsche ait écrit cette phrase. Certes, il ne méconnaît nullement l'importance de la sexualité, lui qui reproche violemment au christianisme de mépriser le sexe et de prêcher la chasteté. Mais, de là, à prétendre que la civilisation et particulièrement la littérature classique françaises reposent sur des intérêts sexuels, il y a un grand pas à franchir. Philippe Sollers, comme à son habitude n'a pas jugé bon de nous donner la référence de cette citation J'ai donc fait des recherches qui se

sont révélées vaines. Mais, bien sûr, je n'ai pas pu relire la totalité de l'œuvre de Nietzsche et je ne puis donc pas y affirmer que cette phrase ne s'y trouve pas. En revanche, je suis tombé sur deux phrases qui vont directement à l'encontre de celle citée par Sollers. La première se trouve dans *La Généalogie de la morale* : « Tout artiste sait combien est nuisible, aux jours de grande tension de l'esprit et de préoccupation intellectuelle, le commerce sexuel » (*Œuvres*, collection Bouquins, Robert Laffont, 1993, tome II, p. 848). La seconde se trouve dans *Humain, trop humain* : « La fécondité médiocre, le fréquent célibat et, en général, la froideur sexuelle chez les esprits supérieurs et les plus cultivés, ainsi que dans les classes auxquelles ils appartiennent, sont essentiels pour l'économie de l'humanité » (*ibidem*, p. 905).

* * *

« Dieu ne pouvant être adoré dignement, divinement, que par Jésus-Christ, ce n'est aussi que par Jésus-Christ que Dieu se complaît dans le culte que nous lui rendons », écrit Malebranche (*Conversations chrétiennes*, 1994, Folio-Gallimard, p. 50). Mais ce n'est pas aussi simple qu'il le pense. Si Dieu ne peut être adoré dignement que par

Jésus-Christ, c'est, bien sûr, parce que celui-ci est Dieu comme lui. Dieu ne peut être adoré dignement que par lui-même. Mais c'est là qu'est le problème. On ne peut adorer un être divin si l'on est soi-même divin. Le sentiment d'adoration implique un sentiment d'infériorité, d'infinité infériorité par rapport à celui qu'on adore. Dieu ne peut donc s'adorer lui-même. Pour se convaincre que Dieu, ou en tout cas le dieu des chrétiens, n'existe pas, il n'y a rien de tel que de lire Malebranche.

* * *

Madame Guyon voit la main de Dieu partout. A chaque fois qu'elle échappe à un danger, elle est persuadée que c'est Dieu qui l'en a tirée ; à chaque fois qu'elle retrouve quelque chose d'important qui s'était perdu, elle est persuadée que c'est Dieu qui a permis qu'elle la retrouve. Mais, si c'est Dieu qui la tire d'un danger, c'est lui aussi qui l'avait exposée à ce danger, si c'est Dieu qui lui fait retrouver quelque chose, c'est lui aussi qui avait permis que cela se perdît. Et alors on se demande bien pourquoi Dieu l'a exposée à un danger ou a fait en sorte qu'elle perdît quelque chose, si, peu après, il doit la tirer de ce danger et lui faire retrouver ce qu'elle a perdu. Est-ce pour qu'elle l'en remercie ? Mais elle passe déjà tout

son temps à le remercier de tout et surtout d'avoir créé madame Guyon.

* * *

« Je préfère mille fois lire Dante que déchiqueter la cervelle d'un jaguar », nous dit Philippe Sollers (*Lois*, éditions du Seuil, p. 798). Pour ma part, je préférerais encore disséquer la cervelle de Philippe Sollers, si peu ragoûtant que ce puisse être, plutôt que de lire *Lois* que j'ai seulement feuilleté.

* * *

« L'urine et les selles de tout animal mangeur d'ordures sont impures, nous dit l'Ayatollah Khomeiny. C'est également le cas de l'urine et des selles de tout animal qui a été possédé sexuellement par un homme ; et de l'urine et des selles du mouton nourri au lait de truie » (*op.cit.*, p. 61). Pour part, je ne saurais dire si les selles de l'Ayatollah Khomeiny sont ou non impures, mais, elles sont certainement moins putrides que sa cervelle.

* * *

« Je suis un Tout-plein, nous dit quelque part (je ne retrouve plus la référence) Julia Kristeva, mais ce Tout-plein est tout plein de trous-tout-vides qui l'empêchent d'être vraiment un Tout-plein. C'est pourtant précisément dans ces trous-tout-vides que l'infini habite. Malheureusement cet infini est un infini-rien-du-tout et peut-être même un infini-moins-que-rien ». Quoi que l'on puisse penser par ailleurs de Julia Kristeva, elle fait preuve ici d'une remarquable lucidité et d'une grande humilité, même si la formulation reste ridiculement amphigourique.

* * *

Au cours de la troisième séance de l'analyse de Dominique, Françoise Dolto se pose la question suivante : « Est-ce son agressivité phallique dentale qu'il renferme ? » (*Le cas Dominique*, éditions du Seuil, 1971, p. 48). La

question est déconcertante, mais on comprend vite que l'agressivité phallique est le désir de violer et l'agressivité dentale le désir de mordre. Quant à l'agressivité phallique dentale, elle est les deux à la fois, le désir de violer une femme tout en lui mordant cruellement les seins. Mais, ce qu'on n'arrive pas du tout à comprendre c'est pourquoi Françoise Dolto se pose cette question. Car, quand on relit les propos de Dominique qu'elle vient de citer, Françoise Dolto, on ne trouve strictement rien qui puisse expliquer cette interrogation. Quoi qu'il en soit, puisque la mode est de remplacer les mots simples par des mots accompagnés d'un adjectif ou par des périphrases, je propose que désormais on ne parle plus de « viol », mais d'« agression phallique ». Le langage judiciaire devra changer. On ne pourra plus être inculpé et jugé pour viol, mais seulement pour agression phallique.

* * *

« Ne vous forcez pas à parler, à écrire, si vous n'avez rien à dire », écrit Philippe Sollers dans *Lois (op cit., p. 106)*. C'est là une des très rares phrases parfaitement claires que l'on trouve dans son livre. De plus, et c'est sans doute la seule, elle est tout à fait juste. Grâce à elle, on comprend enfin pourquoi Philippe Sollers a écrit son livre. Il a voulu illustrer son propos et nous montrer par l'exemple à quel incroyable

degré d'ineptie pouvait conduire l'obstination à écrire quand on n'a rien à dire. Il y a pleinement réussi.

* * *

Victor Hugo dit dans *Les misérables* que « le calembour est la fiente de l'esprit qui vole ». Il aurait dû être plus précis et dire que c'était la fiente de l'esprit qui ne vole pas haut.

* * *

« Pour une femme, un homme est tout entier un sexe érigé ou un trou, mais jamais un corps muni d'un sexe qui soit autre chose qu'un trou », écrit Philippe Sollers (*Lois*, p. 22). Pour un homme sensé, Philippe Sollers est un sexe qui lui tient de cerveau, car le sien n'est pas autre chose qu'un trou.

* * *

Dans *Le cas Dominique*, Françoise Dolto nous apprend que son patient avait la phobie de tout ce qui bougeait. Mais elle n'a aucune peine à expliquer pourquoi : « On a remarqué sa phobie de ce qui tourne, la phobie des manèges, la phobie des bicyclettes. Il a aussi des “manies”, ces manies sont des rites de rangements et des colères sourdes, à peine manifestées. Il est au comble de l'angoisse si on a déplacé des objets de leur lieu habituel. Il a la phobie du lavage, du lessivage. Tout ce qui bouge et tout ce qui est modifiable en somme, est inquiétant, insolite. Toute image dynamique semble être la signalisation de l'existence de Dominique en tant qu'*il est encore vivant, donc pouvant encore être annulé, tué, s'il vit, Sylvie* » (*Le cas Dominique* (*op. cit.*, p. 70). Si l'on comprend bien, Dominique a peur de tout ce qui bouge parce que ce qui bouge évoque la vie, et lui rappelle qu'il est lui aussi vivant parce qu'il bouge lui aussi. Or tout ce qui est vivant peut être tué, et lui rappeler qu'il est vivant, c'est donc lui rappeler qu'il peut être tué. Mais Dominique était lui aussi doté de mobilité et le moindre de ses mouvements pouvait donc lui rappeler qu'il était vivant et par là susceptible d'être tué. La perspective de faire quelque geste que ce soit aurait par conséquent dû être pour lui une source perpétuelle de phobie. Ce n'était pas le cas, semble-t-il. Son explication ne vaut donc pas tripette. Mais le plus consternant est le jeu de mots : « s'il vit, Sylvie » [Sylvie est la jeune sœur

de Dominique] sur lequel elle conclut son propos, jeu de mots aussi stupide que gratuit, et qui vient là comme un cheveu sur la soupe.

* * *

Un des plus sûrs moyens d'ébranler la foi d'un croyant est de lui faire découvrir tout ce qu'il est censé croire, dont il n'a le plus souvent qu'une connaissance bien imparfaite.

* * *

Dans *Lois*, Philippe Sollers a essentiellement recours à deux grands types de phrases dont voici deux exemples : « Les sarcophages du Louvre savent mieux que moi pourquoi la colonne vendôme est plus fondamentalement molle que l'obélisque de la concorde » (p. 78) et « Le poché caverne animosémal dans sa chasséterne et refais-moi mal » (p. 95). On le voit ces deux types de phrases sont très différents. Dans le second, qui est beaucoup plus répandu que

le premier, l'absence totale de sens est immédiatement évidente alors que, dans le premier, elle ne l'est qu'au bout d'une seconde ou deux.

* * *

« Moi, ce que j'aime à l'école, c'est quand tout le monde se tait, on entend les mouches voler, d'un seul coup. Les gens parlent, et puis, hop ! tout d'un coup tout le monde se tait. C'est le changement qui est marrant ». Ces propos de Dominique, le jeune patient de Françoise Dolto, intriguent son analyste : « Est-ce une allusion au silence qui parents qui bavardent au lit et se taisent au moment des rapports sexuels » (*Le cas Dominique, op. cit.*, p. 119). On se demande bien tout d'abord, ce qui, dans les propos de Dominique, a pu inciter Françoise Dolto à imaginer que celui-ci pensait au silence de ses parents quand ils font l'amour. À l'évidence, rien ne sert de relire les propos de Dominique pour essayer de trouver l'explication de l'étrange supposition de Françoise Dolto. Il faut la chercher dans l'absurde et irrépressible besoin de Françoise Dolto de trouver des explications d'ordre sexuel à tous les propos comme à tous les faits et gestes de ses patients. Mais les deux situations qu'elle rapproche sont bien différentes. On a, d'un côté, une salle de classe, en plein jour, occupée par vingt ou trente élèves et un professeur, et de

l'autre, une chambre à coucher, au début de la nuit, dans laquelle un homme et une femme sont étendus côte à côte sur un lit. L'atmosphère d'une classe est naturellement bruyante, voire très bruyante : le professeur, même s'il n'y a pas de brouhaha, ce qui est fréquent, doit du moins parler d'une voix suffisamment haute et forte pour se faire entendre jusqu'au fond de la salle et il y a toujours des bruits divers, des élèves qui bavardent, des chaises qui remuent, etc. L'atmosphère d'une chambre à coucher est naturellement plutôt silencieuse. Un couple étendu sur un lit et dont les têtes se touchent presque n'a aucune raison d'élever la voix, sauf, bien sûr, s'ils se disputent. Le silence qui peut s'établir, bien rarement sans doute, dans une classe au moment où tout à coup tout le monde se tait et plus personne ne bouge, est donc beaucoup plus marquant que celui qui s'établit dans une chambre à coucher lorsqu'un couple, après avoir bavardé un moment, finit par se taire, soit parce qu'ils n'ont plus rien à dire, soit parce qu'ils ont envie de dormir ou soit parce qu'ils veulent faire l'amour. Mais, dans ce cas alors, il ne s'établit jamais un silence total. Il y a toujours un peu de bruit, il y en a souvent plus que quand le couple bavardait et il peut parfois y en avoir beaucoup plus. Cela dépend de l'état du sommier et surtout du tempérament et de la condition physique des deux partenaires. Si l'homme a un problème pulmonaire ou cardiaque, il peut souffler comme un bœuf. Si la femme est hystérique, elle peut geindre bruyamment et pousser des cris aigus.

* * *

« L'ennui n'est pas loin de la jouissance : il est la jouissance vue des rives du plaisir », nous dit Roland Barthes (*Le plaisir du texte*, p. 43). Voilà, mais comment s'en étonner ? qui est bien déconcertant. La première partie de la phrase est paradoxale, comme si souvent le cas chez Roland Barthes, car les deux termes « ennui » et « jouissance » semblent antinomiques : s'il y a un moment où l'on ne s'ennuie pas, c'est bien quand on jouit ; et quand on s'ennuie, assurément on ne jouit pas. Mais Roland Barthes veut peut-être simplement dire que quand, arrivée à son comble, la jouissance cesse, on peut éprouver un vague sentiment de cafard. « *Omne animal triste post coïtum* », comme dit Galien. Auquel cas, c'est une banalité. La seconde partie de la phrase, elle, paraît tout à fait incompréhensible. Roland Barthes, semble dire que, quand on éprouve du plaisir, on se dit que la jouissance doit être bien ennuyeuse. Mais qui s'est jamais dit cela ? À l'évidence, Roland Barthes ne s'est pas soucié de donner un sens à ce qu'il disait. Ses lecteurs doivent être suffisamment heureux de lire du Roland Barthes sans vouloir en plus que ses propos aient un sens.

* * *

Lorsque Dominique, son jeune patient, fait une raie (poisson) avec de la pâte à modeler, Françoise Dolto en conclut aussitôt qu'il pense à la raie des fesses (*Le cas Dominique, op. cit.*, p. 106). Comment ne pas se dire que Françoise Dolto est une tanche ?

* * *

Quand il n'est pas imbitable, Philippe Sollers est imbuvable.

* * *

« On n'a pas le droit, écrit l'Ayatollah Khomeiny, d'exhumer le corps d'un musulman, même si c'est un enfant ou un fou, sauf s'il est réduit en poussière » (*op. cit.*, p. 150). Mais exhumer un corps réduit en poussière est une tâche particulièrement délicate. Seule une entreprise de pompes funèbres spécialisée peut s'en charger. Et certaines ne sont pas

très sérieuses. Elles exhument souvent plus de terre que de poussière du défunt et il n'y a pas parfois même que de la terre.

* * *

J'aimerais bien savoir quel est l'imbécile, sans doute un conseiller ministériel, qui, un beau jour, a décrété qu'il fallait remplacer le substantif « personnel » par l'expression « ressources humaines ». Cette expression dépréciative et humiliante, qui rabaisse la personne humaine, aurait dû susciter un tollé général. Il n'en a malheureusement rien été, semble-t-il. Il n'y a eu aucune réaction, pas la moindre protestation. C'est à se demander si, après tout, cette décision n'était pas justifiée.

* * *

On m'a souvent accusé d'avoir des phobies (un article de *La Tribune de Genève* sur *Assez décodé !* était intitulé

"Les Bêtes noires de M. Pommier"). Mais je n'ai d'autre phobie que celle des foutaises.

* * *

« Est dit écrivain, nous dit Roland Barthes, non pas celui qui exprime sa pensée, sa passion ou son imagination par des phrases, mais celui qui pense des phrases : un Pense-Phrase (c'est-à-dire : pas tout à fait un penseur et pas tout à fait un phraseur » (*Le plaisir du texte*, éditions du Seuil, *op. cit.*, p. 81). Si cette phrase, et c'est heureux, ne définit nullement l'écrivain en général, elle définit fort bien, en revanche, l'écrivain Roland Barthes. Celui-ci, en effet, n'exprime pas sa pensée par des phrases — comment le pourrait-il puisqu'il n'a jamais eu de pensée ? — mais il pense des phrases, c'est-à-dire qu'il fabrique des phrases qui, bien que dépourvues de sens, sont susceptibles de donner l'impression à ceux qui ne se donnent pas la peine de réfléchir, qu'elles sont très profondes. Le procédé le plus fréquent qu'il utilise à cette fin consiste, comme il le fait ici, à commencer par nier une évidence, car l'écrivain est effectivement quelqu'un « qui exprime sa pensée, sa passion ou son imagination par des phrases », pour la remplacer par une absurdité dans laquelle les jobarthiens croiront voir un sens très profond tout en étant bien incapables de le formuler.

* * *

« Marcher, écrit Françoise Dolto, c'est se mettre debout, posture phallique du corps par rapport à son support, le sol » (*Le cas Dominique, op. cit.*, p. 61). Cette remarque qui, à première vue, paraît si ridicule, devrait pourtant vivement intéresser les paléoanthropologues, car elle semble bien apporter une lumière décisive sur les origines de la bipédie : c'est très probablement en voyant son sexe entrer en érection que l'homme primitif a eu l'idée d'adopter la station debout.

* * *

« Insiste suce avale ce qui est tout près ventre serré nez pincé : menstrues tomates de pépé sacré devenu méméduré généralisé trou caché par bite mal recollée » écrit Philippe Sollers (*Lois, op. cit.*, p. 11). Quand on lit cette phrase, on est complètement mémédusé. Si Philippe Sollers avait écrit : « Ingère déguste avale devant toi fesses serrées

nez bouché des salades au pipi sucré remuées par bite mal lavée », on aurait certes, haussé les épaules, mais on aurait au moins compris quelque chose.

* * *

Dans *Le cas Dominique*, Françoise Dolto nous raconte qu'au début de la première séance, son jeune patient lui a dit : « Je pensais me retrouver dans la salle quand j'étais petit » et qu'elle a réagi ainsi : « Je pense en moi-même : la salle, ne serait-ce pas la "sale" ? » (*op. cit.*, p. 29). Comme tous les psychanalystes, François Dolto raffole des jeux de mots et surtout des jeux de mots plus ou moins scabreux. Mais, d'ordinaire les jeux de mots des psychanalystes ne sont nullement gratuits. Faute de mieux, ils leur tiennent lieu d'arguments pour essayer d'étayer leurs interprétations délirantes. Ceux de Françoise Dolto, comme c'est le cas ici, et comme ce l'est plus loin lorsque, Dominique ayant évoqué le bœuf apis, elle traduit aussitôt « apis » par « à pisse » (p. 65), sont souvent purement gratuits. Ils ne lui servent à rien ; elle n'en tire aucun parti. Elle ne peut résister, semble-t-il, au plaisir de faire un jeu de mots peu ragoûtant. La "sale", ne serait-ce pas Françoise Dolto ?

* * *

« Il n'est pas recommandé de laisser entrer dans une mosquée un faible d'esprit », dit l'Ayatollah, Khomeiny (*op. cit.*, p. 92). Mais cette recommandation me paraît bien peu judicieuse : si elle était appliquée, il risquerait fort de ne plus y avoir grand monde dans les mosquées.

* * *

Oui, j'ai tort
D'être mort !
Dieu dehors
Est plus fort !
Il est là,
Celui-là
Qui est l'A
lleluia !

(Paul Claudel, *Œuvre poétique*, bibliothèque de la Pléiade, p. 817)

Oh là là !
Quel gaga !
Celui-là !

* * *

Dans *Le cas Dominique*, évoquant la naissance de la petite sœur de son jeune patient, Françoise Dolto écrit : « Voici qu'une petite sœur apparaît magiquement, et devient une valeur phallique incontestée, c'est-à-dire un point de mire pour tous les membres de la famille » (*op. cit.*, p. 72) Si l'on comprend bien, on acquiert une valeur phallique incontestée, dès que l'on devient le point de mire des autres. Une femme qui fait du striptease est donc une valeur phallique incontestée et, en conséquence, tous les hommes dont elle est le point de mire sont des homosexuels qui s'ignorent.

* * *

« L'écrivain est quelqu'un qui joue avec le corps de sa mère », nous dit Roland Barthes (*Le plaisir du texte*, *op.*

cit., p. 60). Il a écrit des centaines de phrases de ce genre qui, toutes, nous laissent totalement désarmés. C'est complètement idiot, mais comment le prouver ? Quand il écrit sur Racine, s'il faut certes, du temps et de la patience pour démontrer que tout ce qu'il dit est faux, c'est pourtant très facile. Mais quand, comme ici, il nous assène des assertions péremptoires parfaitement gratuites et coupées de toute réalité, on ne peut que hausser les épaules ou lever les bras au ciel, mais ce ne sont pas des arguments. Ce qui fait la force et le succès de Roland Barthes, c'est son intrépidité dans la stupidité. À partir d'un certain degré, la stupidité devient insaisissable ; on ne sait plus par quel bout la prendre.

* * *

La discrimination à l'embauche est interdite par la loi et punie d'une amende de 45000 euros et de trois ans de prison. Parmi les nombreux motifs de discrimination invoqués figurent les convictions religieuses. Cela me paraît tout à fait anormal. Il y a, en effet, des religions dont les principes et les préceptes ne peuvent inspirer qu'une légitime méfiance. C'est au premier chef le cas de l'islam. Il devrait donc être tout à fait licite de refuser d'embaucher des individus dont la religion les invite à zigouiller les infidèles. Le petit patron de saint Quentin-Fallavier qui a été décapité par l'un de ses ouvriers au

nom d'Allah aurait été mieux avisé de ne pas embaucher de musulmans.

* * *

« Cette femme [la mère d'une enfant mongolienne], raconte Françoise Dolto, m'avait écrit de la clinique en me disant : "Depuis la naissance de ma fille, je pleure sans arrêt, je ne sais que faire depuis trois jours, elle est née trisomique 21". J'ai tout de suite répondu : "Dites à votre fille pourquoi vous pleurez, qu'elle est trisomique 21, qu'elle n'est pas comme d'autres enfants dont on sait comment les élever. Employez le mot "anomalie génétique" et dites-lui que vous pleurez parce que cette anomalie fait que vous ne savez pas comment vous pourrez l'élever et que vous avez peur qu'elle soit malheureuse.

« Les parents ont été tout à fait bouleversés par ma lettre. Ils étaient encore à la clinique. Ils se sont dit : "Qu'est-ce qu'on risque ? On va lui dire". Et ils ont vu le sourire extraordinaire de ce bébé de cinq jours, et à partir de là, il y a eu une communication incroyable avec cette enfant, qui est d'une intelligence ! » (*Tout est langage*, folio essais, 1994, p. 159).

Françoise Dolto nous donne ici un exemple particulièrement remarquable de son extraordinaire intelligence des nourrissons. Certes, tout le monde peut comprendre qu'il n'y a pas le moindre inconvénient à dire à un

bébé de cinq jours qu'il est trisomique. Mais seule Françoise Dolto pouvait savoir que, « trisomie 21 » ne lui parlant pas suffisamment, l'expression qu'il attendait, l'expression qu'il avait besoin d'entendre pour s'épanouir pleinement, était évidemment « anomalie génétique ».

* * *

Les adeptes du wokisme et de la cancel culture veulent, on le sait, réécrire certains livres pour en bannir tous les termes qui peuvent paraître teintés de racisme, d'antisémitisme, d'homophobie, de misogynie, etc. Et cela a commencé avec notamment les livres d'Agatha Christie et Roald Dahl. Voilà des choix bien surprenants. Ces livres pouvaient attendre, me semble-t-il. Beaucoup d'autres, en effet, devraient subir cette opération avant eux. La priorité absolue serait bien évidemment de réécrire *Mein Kampf*.

* * *

Dans *Les étapes majeures de l'enfance* Françoise Dolto regrette que les parents considèrent souvent les nourrissons comme n'étant pas encore de véritables êtres humains et en conséquence ne leur parlent pas comme à des adultes. Elle écrit : « Bref, l'enfant humain n'est pas considéré dans son humanité comme un égal en valeur par les adultes qui pourtant doivent leur statut de parents à son désir inconscient de naître de leur unions sexuelle » (folio essais, 1994, p. 261). Si l'on comprend bien, il ne sert à rien qu'un homme et une femme s'accouplent pour faire un enfant si l'embryon n'a pas envie de naître de leur union. S'il le veut bien, ils doivent donc lui en être profondément reconnaissants.

* * *

« Un homme est grand dans la mesure où, placé entre l'illusion et la douleur, il choisit la douleur », a écrit Gustave Thibon. Mais le grand croyant qu'il était a choisi l'illusion.

* * *

« Dans les cas d'ablution "par étapes" [à distinguer de l'ablution "intégrale" où le corps entier est plongé dans l'eau], il faut d'abord, nous dit l'Ayatollah Khomeiny, proclamer à voix haute ou basse l'intention de faire ses ablutions ; ensuite se laver la tête et la nuque, puis la moitié droite du corps, puis sa moitié gauche. Si cet ordre précis n'est pas respecté, volontairement ou par ignorance, ces ablutions ne sont pas valables. Il faut noter que la moitié droite du nombril et la moitié droite du sexe doivent être lavées avec la moitié droite du corps, la moitié gauche du nombril et du sexe avec la moitié gauche du corps. Il est pourtant plus prudent de les laver en entier avec chacune des deux moitiés du corps. Si une fois les ablutions faites on soupçonne qu'une partie du corps n'a pas été lavée, on doit recommencer le rituel ; dans ce cas, si la partie oubliée appartient à la moitié gauche du corps, il suffit de laver uniquement cette partie-là ; mais si elle appartient à la moitié droite du corps, il faut, après l'avoir lavée, laver à nouveau toute la moitié gauche » (*op. cit.*, p. 84).

On se souvient que la mosquée de Paris, appuyée par la Ligue des droits de l'homme et d'autres organisations islamogauchistes, avait intenté un procès à Michel Houellebecq qui, interrogé par le magazine Lire, avait déclaré : « la religion la plus con, c'est quand même l'islam ». À l'évidence, il ne connaissait pas ce texte de l'Ayatollah Khomeiny. Car, s'il l'avait connu, il n'aurait pas eu besoin de prendre un avocat et de demander à quelques écrivains de venir témoigner en sa faveur. Il aurait seulement cité

l'Ayatollah Khomeiny sans rien ajouter et la partie était gagnée. Mais bien d'autres textes de l'Ayatollah Khomeiny auraient pu lui permettre de gagner son procès. Deux lignes seulement auraient pu suffire, celles-ci par exemple : « La chiure de petits insectes comme la mouche ou le moustique qui n'ont pas le sang jaillissant est pure » (*ibid.*, p. 60).

* * *

Autrefois les professeurs ne recevaient pratiquement aucune formation pédagogique et la plupart d'entre eux s'acquittaient fort convenablement de leur tâche. Aujourd'hui ils reçoivent tous une longue formation pédagogique donnée par des spécialistes patentés des sciences de l'éducation et la plupart d'entre eux ne parviennent plus à faire cours

* * *

« Chez l'adulte, nous dit Françoise Dolto, il y a des séances d'analyse qui se passent dans le silence total. De

même, avec l'enfant, il y a des séances dans le silence total, un silence verbal, avec une énorme animation de communication » (*Tout est langage*, folio essais, 1994, p. 197). Puisque tout est langage, le silence même est langage. Rien de plus logique. Mais Françoise Dolto va plus loin. Pour elle, le silence est la forme la plus parfaite du langage, du moins entre le patient et l'analyste. C'est lorsqu'ils ne se disent rien qu'ils se disent le plus de choses ; ils sont alors intarissables. Ils se saoulent réciproquement, ils se cassent les oreilles, jusqu'au moment où, n'y tenant plus, ils se remettent à parler.

* * *

« Le réel, lui, ne connaît que des distances » nous dit Roland Barthes (« En sortant du cinéma », *Communications*, année 1975, 23, *Œuvres complètes*, tome IV, p. 781). Voilà qui est bien déroutant. Une chose est sûre en revanche : avec le réel Roland Barthes ne connaît que des distances.

* * *

« “L’Économie chrétienne, nous dit le *Catéchisme de l’Église catholique*, étant l’Alliance nouvelle et définitive, ne passera donc jamais et aucune nouvelle révélation publique n’est dès lors à attendre avant la manifestation glorieuse de notre Seigneur Jésus-Christ” (*Dei Verbum*, 4). Cependant, même si la Révélation est achevée, elle n’est pas complètement explicitée ; il restera à la foi chrétienne d’en saisir graduellement toute la portée au cours des siècles » (*op. cit.*, article 66, p. 32). Mais le Catéchisme de l’Église catholique ne nous dit pas pourquoi la révélation n’a pas été tout à fait explicite. Pourquoi donc Dieu a-t-il fait les choses à moitié ?

* * *

« Le plaisir du texte, c’est ça : la valeur passée au rang somptueux de signifiant », écrit Roland Barthes (*Le plaisir du texte*, *op. cit.*, p. 103). Le propos barthésien, c’est ça : l’assertion péremptoire magnifiquement dénuée de toute signification.

* * *

L'Ancien Testament ne trouve tout son sens que dans le Nouveau. Voilà qui est étrange. Dieu serait l'auteur d'une série de livres, l'Ancien Testament, destinés à rester inintelligibles tant qu'il n'aurait pas produit, bien des siècles plus tard, une autre série de livres, le Nouveau Testament, qui en donnerait la clé, bien que ces deux séries de livres fussent à première vue totalement étrangères l'une à l'autre, les livres de la seconde série parlant tous sans cesse d'un personnage dont aucun de ceux de la première série ne parle jamais.

* * *

« Plus il peut être dangereux, plus la petite fille de l'âge de six ans continue de fantasmer de pénis énormes », nous dit Françoise Dolto (*La cause des adolescents*, Pocket, p. 231) C'est bien connu, en effet, les petites filles de six ans passent leur temps à rêver de pénis énormes, de pénis gros comme des péniches.

* * *

À force de vouloir être branché, on devient souvent complètement débranché.

* * *

« Saussure, écrit Roland Barthes, avait dit le premier, d'une façon très révolutionnaire, que la langue n'était qu'un système de différences », écrit Roland Barthes (« Une problématique du sens », *Œuvres complètes*, éditions du seuil, tome III, p. 517). Cela m'étonnerait beaucoup que personne ne l'ait dit avant Saussure. Mais ceux qui l'ont dit n'ont certainement pas pensé qu'ils étaient profondément révolutionnaires. Ils ont eu, au contraire, l'impression d'enfoncer une porte ouverte. Mais Roland Barthes ne distingue rien, ni la fausseté, ni l'absurdité, ni l'évidence.

* * *

« Il n'est pas permis, écrit l'Ayatollah Khomeiny, d'absorber les excréments d'animaux ou leurs sécrétions nasales. Mais mélangés dans une proportion infime aux autres aliments leur consommation n'est pas défendue » (*op. cit.*, p. 56). Interdire de consommer des excréments et des sécrétions nasales d'animaux, voilà assurément qui risque fort de détourner beaucoup de gens de se convertir à l'islam. C'est pourquoi l'Ayatollah Khomeiny a cru devoir faire une petite concession. On peut absorber des excréments d'animaux, mais seulement en très petite quantité, à titre d'épice. Heureusement il faut très peu d'excréments pour donner du goût.

* * *

« La mystique », nous dit Julia Kristeva, s'alimente à la père-version (*Thérèse, mon amour, op. cit.*, p. 217). Quand on lit Julia Kristeva, on a souvent l'impression qu'elle s'alimente à la mère-de.

* * *

La célèbre cantate 147 de Bach, « Herz und Mund und Tat und Leben » s'achève sur un choral particulièrement fameux « Jesus bleibet meine Freud ». Il a donné lieu à de nombreuses transcriptions, principalement pour le piano, la plus connue étant celle de la pianiste Myra Hess. Mais, dans la plupart des cas, « Jesus bleibet meine Freud », qui veut dire bien évidemment « Jésus demeure ma joie », a été traduit par « Jésus, que ma joie demeure ! ». Que quelqu'un commette un contre-sens, même lorsque le sens du texte saute immédiatement aux yeux, si regrettable que ce soit, cela arrive souvent. Mais qu'un contre-sens aussi grossier soit aussitôt adopté par tout le monde ou presque et devienne pour ainsi dire la traduction officielle, c'est proprement incompréhensible et parfaitement scandaleux. La sottise hélas ! est très contagieuse et les sornettes promptes à se reproduire.

* * *

Le livre *Thérèse, mon amour* de Julia Kristeva est ponctué d'apostrophes qui reprennent le titre : « Thérèse, mon amour ». Mais on y trouve aussi toute une série d'autres apostrophes qui constituent ainsi les litanies de Thérèse d'Avila. Les voici : « Apophatique Thérèse (p. 110). Thérèse,

ma douloureuse (p. 199). Thérèse, ma secrète, (p. 260). Thérèse, ma chercheuse (p. 303). Thérèse, ma suppliciée (p. 313). Thérèse, mon anxieuse (p. 329). Thérèse, ma résistante (p. 344). Thérèse, ma savoureuse (p. 352). Thérèse, ma baroque (p. 373). Thérèse, ma naïve (p. 398). Thérèse, ma bienheureuse (p. 410). Thérèse ma mouvementée (p. 410). Thérèse, ma volontaire (p. 418). Thérèse, ma future sainte (p. 426). »

Qu'on me permette d'entonner à mon tour. les litanies de Julia Kristeva : « Julia, ma folledingue. Julia, ma gratinée. Julia, ma déjantée. Julia, ma rocambolesque. Julia, mon ahurissante. Julia, mon effarante. Julia, mon inénarrable. Julia, mon invraisemblable. Julia, mon impossible. Julia, ma bêcheuse. Julia, ma pimêche. Julia, ma pimpesouée. Julia, ma branchée. Julia, ma débranchée. Julia, ma désolante. Julia, ma désopilante. Julia, mon esbroufeuse. Julia, mon alambiquée. Julia, mon entortillée. Julia, ma calamiteuse.

* * *

Le *Catéchisme de l'Église catholique* affirme qu'« il n'y aura plus d'autre révélation » (*op. cit.*, p. 32). Cela vaut peut-être mieux, en effet. Mais n'est-ce pas à Dieu d'en décider plutôt qu'à l'Église ?

* * *

Il est déconseillé, quand on est agressé, de prendre son courage à deux mains : mieux vaut qu'elles restent libres.

* * *

« Les femmes de la lignée du Prophète de l'islam, nous dit l'Ayatollah Khomeiny, sont ménopausées à l'âge de soixante ans. Les autres à cinquante ans révolus » (*op. cit.*, p. 116). Voilà une information très surprenante, mais, venant d'un très grand ayatollah, on ne saurait, bien sûr, songer à la contester.

* * *

Comme la grand-mère du narrateur dans *À la recherche du temps perdu*, on s'extasie volontiers sur l'extrême délicatesse, sur l'exquise sensibilité de madame de Sévigné sous prétexte qu'elle écrit à sa fille lorsqu'elle est enceinte : « Mon Dieu, ma bonne que votre ventre me pèse » (lettre du 21 octobre 1671), ou plus tard, lorsqu'elle a des problèmes pulmonaires : « La brise de Grignan [...] me fait mal à votre poitrine » (lettre du 29 décembre 1688). Mais cette grande capacité d'empathie, essentiellement destinée à sa fille, ne s'étend guère au-delà de ses proches et des gens de sa caste. Les malheurs de ceux qui n'ont pas de naissance la laissent totalement insensible. Les manants peuvent mourir de faim, cela ne trouble jamais sa digestion. Mais, quand, n'en pouvant plus, ils osent se révolter, elle laisse éclater son indignation contre les factieux et applaudit sans réserve lorsque la répression la plus impitoyable s'abat sur eux.

Son absence de cœur et son égoïsme de classe éclatent tout particulièrement lorsqu'elle évoque la terrible répression de la révolte du papier timbré en 1675. Loin de s'en indigner, elle raconte sur un ton désinvolte, voire enjoué, les pires horreurs commises par les soldats. Le 5 janvier 1676, elle écrit à sa fille : « Pour nos soldats, ils s'amuse à voler ; ils mirent l'autre jour un petit enfant à la broche... ».

Même si l'on n'est pas un admirateur inconditionnel de la Révolution française et que l'on considère que ses principaux acteurs, Robespierre en tête, étaient des fanatiques et des criminels, on ne peut pas ne pas se dire, quand on lit certains passages des lettres de Mme de Sévigné, que le grand soulèvement populaire qui a balayé l'Ancien Régime était

mille fois légitime et ne pas s'étonner qu'il n'ait pas eu lieu plus tôt.

* * *

Philippe Sollers n'aime pas du tout ceux qui disent que Sade est ennuyeux : « Vous trouverez même à la pelle des cons et des connes pour vous dire que ce qu'écrit Sade est monotone et ennuyeux » (*Une vie divine*, Gallimard, 2006, p. 421). Il est facile de comprendre pourquoi. Bien souvent, en effet, les gens qui trouvent Sade ennuyeux trouvent aussi Sollers ennuyeux s'ils ont essayé de le lire ou le trouveraient ennuyeux s'ils essayaient de le faire. Et Philippe Sollers le sait bien.

* * *

« Si l'homme, nous dit l'Ayatollah Khomeiny, est excité par une femme autre que la sienne mais fait le coït avec sa propre femme, il est préférable qu'il ne prie pas s'il a transpiré ; mais s'il fait le coït avec sa femme légitime et

ensuite avec une autre femme, il peut faire sa prière quand même » (*op. cit.*, p. 87). Voilà certes, des informations très intéressantes et très utiles, mais L'Ayatollah Khomeiny ne répond pas à bien d'autres questions que l'on peut se poser. L'homme doit-il faire sa prière s'il est excité par une autre femme que la sienne et fait le coït avec celle-ci ? Doit-il faire sa prière s'il fait le coït avec une autre femme que la sienne et ensuite avec celle-ci ? Et surtout doit-il faire sa prière s'il est excité par l'Ayatollah Khomeiny et fait le coït avec une truie ?

* * *

Dans Le cas Dominique, Françoise Dolto nous dit que son jeune patient lui parle un jour d'un arabe qui avait vendu sa vache à un nomade, et ajoute alors : « Le nomade, il aimait tellement le lait que tous les jours il la traisait ». Et Françoise Dolto de noter : « Baiser et traire confondus dans un verbe imaginaire » (*op. cit.*, p. 98). C'est un exemple de plus, et il est particulièrement remarquable, de l'irrépressible besoin qu'éprouve Françoise Dolto de donner à tout une explication d'ordre sexuel. Car le barbarisme de Dominique s'explique aisément : il a cru que le verbe « traire » se conjuguait comme le verbe « faire ». On ne voit absolument pas pourquoi Françoise Dolto veut faire intervenir ici le verbe « baiser ». De plus, si Dominique avait effectivement fait une confusion avec

un autre verbe, ce serait sans doute avec « braire » plutôt qu'avec « baiser ».

* * *

Comme Bernardin de Saint Pierre, je crois qu'un évident finalisme anthropocentrique se manifeste sans cesse dans la nature. Ainsi, quand il neige, on ramasse facilement une pelle dont on peut aussitôt se servir pour déneiger.

* * *

Non seulement le Christ n'avait pas prévu le christianisme, mais, si les choses s'étaient passées comme il l'avait prévu, car il avait dit à ses disciples : « En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera que tout cela [la fin des temps] ne soit arrivé » » (Mt, 24, 34), le christianisme n'aurait jamais vu le jour.

* * *

On peut être un pisse-froid et attraper une chaude pisse.

* * *

« Après avoir uriné, dit l’Ayatollah Khomeiny, il faut tout d’abord laver l’anus s’il a été souillé par l’urine ; on doit ensuite presser par trois fois avec le majeur de la main gauche la partie comprise entre l’anus et le bout de la verge ; puis il faut mettre le pouce sur la partie supérieure de la verge et l’index sur sa partie inférieure, et tirer par trois fois le capuchon jusqu’à l’anneau de circoncision, et ensuite presser par trois fois l’extrémité de la verge » (*op. cit.*, pp. 50-51). La femme en revanche, « n’a pas d’instructions spéciales à suivre après avoir uriné » (*ibid.*, p. 51). Quand il s’agit d’uriner, les femmes envient souvent les hommes, mais, chez les musulmans, ce sont sans doute les hommes qui envient les femmes.

* * *

Certains universitaires qui, comme M Pierre Malandain auteur d'une thèse sur Delisle de Sales, dans leur for intérieur, se connaissent mieux qu'ils ne veulent se l'avouer, ne se sentent vraiment à l'aise que lorsqu'ils parlent d'auteurs qu'ils sont les seuls à avoir lus.

* * *

L'exemple canonique de l'oxymore est le vers fameux du *Cid* :

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

C'est, en effet, et c'est le cas de le dire, un exemple particulièrement clair. Je proposerais pourtant volontiers de le remplacer par un autre exemple, tout aussi pertinent mais, de plus, particulièrement drôle. Je l'ai trouvé dans un article de journal (*Le Monde* sans doute) qui évoquait, pour la déplorer bien sûr, « la fuite des cerveaux musulmans ».

* * *

« Pendant le rituel [funéraire], nous dit l’Ayatollah Khomeiny, il faut que le sexe du défunt soit couvert, même par un morceau de bois ou une brique » (*op.cit.*, p. 147). Cela me paraît souhaitable, en effet, mais plutôt qu’un morceau de bois ou une brique, il vaudrait mieux mettre une grosse pierre bien lourde dans l’éventualité d’une puissante érection *post mortem*.

* * *

Si toutes les opinions se valent, l’opinion selon laquelle toutes les opinions ne se valent pas, vaut autant que l’opinion selon laquelle toutes les opinions se valent.

* * *

« Qui est plus méchant que celui qui invente des mensonges sur le compte de Dieu et qui dit : J'ai reçu une révélation lorsque rien ne lui a été révélé », dit le Coran (sourate VI, verset 93). Il y a des gens comme cela, en effet, et le Coran nous montre tout au long que son auteur en est certainement le meilleur exemple.

* * *

Dans l'Évangile selon saint Matthieu le Christ dit à ses disciples : « En vérité, je vous le dis, à vous qui m'avez suivi : dans la régénération, quand le Fils de l'homme siégera sur son trône de gloire, vous siégerez vous aussi sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël » (19, 28). Or Judas fait partie des douze apôtres auxquels s'adresse le Christ. Est-ce à dire que, lui aussi, à la fin des temps, il sera assis sur un trône pour juger les brebis d'Israël ? Mais, après tout, en trahissant le Christ, Judas n'a fait que jouer le rôle que le plan divin lui avait attribué. Quoi qu'il en soit, il est permis, me semble-t-il, d'être quelque peu perplexe.

* * *

« Pendant qu'il accomplit ses cinq prières quotidiennes, l'homme doit prendre garde de couvrir, même si on ne les voit pas, son sexe et son postérieur », nous dit l'Ayatollah Khomeiny (*op. cit.*, p. 90). Si l'on comprend bien, quand il ne dit pas ses prières, l'homme peut donc se promener tranquillement le sexe et le derrière à l'air.

* * *

« La sueur de celui qui vient d'éjaculer n'est pas impure, nous dit l'Ayatollah Khomeiny » (*op. cit.*, p. 63). Il faut le reconnaître, l'Ayatollah Khomeiny apporte des réponses claires et précises à des questions qui jusque-là étaient restées sans solution. Mais il reste quand même bien des questions auxquelles il n'a pas répondu. Celle-ci par exemple : si un homme a éjaculé dans la soupe, devient-elle impure ou peut-on encore la manger ?

* * *

« Si un homme ou une femme se trouve forcé, pour donner des soins médicaux, de regarder les parties génitales de quelqu'un, il doit le faire indirectement dans un miroir, sauf en cas de force majeure », nous dit l'Ayatollah Khomeiny (*op. cit.*, p. 132). Mais, bien sûr, il faut soigneusement veiller à ce que le miroir ne soit pas orienté vers La Mecque.

* * *

« La viande de cheval, de mulet et d'âne n'est pas recommandée. Elle est strictement défendue si l'animal a été sodomisé de son vivant par un homme », écrit l'Ayatollah Khomeiny (*op. cit.*, p. 56). Il semble donc que l'on puisse consommer la viande d'un cheval, d'un mulet ou âne s'il était mort quand on l'a été sodomisé. La raison en est sans doute qu'un animal qui se respecte ne doit pas se laisser sodomiser. Mais s'il est mort, on ne saurait, bien sûr, lui en tenir rigueur.

* * *

Avant de chercher à savoir comment un auteur s'est exprimé, il est préférable de chercher à savoir ce qu'il a voulu dire. Certains stylisticiens l'oublient.

* * *

« Si, écrit l'Ayatollah Khomeiny, l'homme commet l'adultère avec une femme qu'il sait ne pas être la sienne alors que la femme ignore que cet homme n'est pas son mari, celle-ci doit laisser passer cent jours avant de se marier » (*op. cit.*, p. 139). Si les propos de l'Ayatollah Khomeiny nous disent généralement qu'il est un parfait abruti, certains suggèrent parfois que par moments il perd complètement la tête, et c'est le cas de celui-ci. Comment un homme, en effet, pourrait-il commettre l'adultère avec une femme, sans savoir qu'elle n'est pas la sienne ? Et comment une femme avec qui un homme commet l'adultère pourrait-elle ignorer qu'il n'est pas son mari ? Certes, Alcmène couche avec Jupiter en croyant coucher avec Amphytrion, son mari, mais c'est parce que Jupiter a pris l'apparence d'Amphytrion et cette histoire n'est qu'un mythe.

* * *

« Il est donc clair, comme l'expriment Aristote et les théologiens, que plus la lumière divine est élevée et excellente, et plus elle est obscure pour notre entendement », écrit saint Jean de la Croix (*La montée du Carmel*, II, 12, *Œuvres spirituelles de Jean de la Croix*, éditions du Seuil, 1947, p. 167). Si l'on comprend bien, plus la lumière divine brille et moins notre entendement la voit. Mais il faut aller plus loin : en matière de lumière divine, notre entendement n'y voit vraiment clair que lorsqu'il voit qu'il n'y en a pas.

* * *

Si c'est une injure de dire à ceux qui la croient divine qu'une religion est absurde, alors c'est aussi une injure de dire à ceux qui la croient absurde qu'elle est divine. Dans les deux cas, en effet, c'est mettre en cause le jugement d'autrui. Pourtant, si l'injure est généralement vivement ressentie dans le premier cas, elle ne l'est guère le plus souvent dans le second. Ceux à qui l'ont dit que la religion qu'ils croient divine est absurde, le prennent

habituellement très mal, tandis que ceux à qui l'on dit que la religion qu'ils croient absurde est en réalité divine, le prennent d'ordinaire beaucoup mieux. La raison en est que les premiers sont bien incapables de prouver ce qu'ils affirment, et ils le savent confusément, même s'ils ne veulent pas se l'avouer, tandis que les seconds se sentent, au contraire, parfaitement sûrs d'eux parce qu'ils peuvent aisément prouver que la religion est absurde, leur seul problème étant de choisir entre les innombrables arguments qui se présentent à leur esprit.

* * *

Quand on est attaché à la logique, comme tout le monde devait l'être, on est souvent accusé d'être un esprit simpliste.

* * *

Sans le christianisme, il aurait manqué à l'immense, à la prodigieuse histoire de la sottise humaine, son chapitre le

plus riche et le plus extraordinaire. On doit au christianisme des millions et des millions de pages remplies d'absurdités. Mais la quantité d'absurdités que les auteurs chrétiens ont écrites est bien faible par rapport à la quantité d'absurdités que les prêtres ont débitées dans leurs prêches ou dans leurs leçons de catéchisme. Innombrables sont les religieux qui ont passé leur vie entière à lire et à méditer des absurdités. Mais bien plus nombreux encore sont les fidèles qui ont écouté sans sourciller toutes les absurdités dont on les abreuvait. Tout cela donne le vertige. Pour les chrétiens, bien sûr, cela n'en témoigne que mieux du caractère surnaturel de leur religion. Pourtant d'autres croyances totalement absurdes, infiniment absurdes comme l'astrologie, sont, elles aussi, très répandues et celle-ci l'est depuis beaucoup plus longtemps que le christianisme et pourrait durer plus longtemps que lui.

* * *

En matière de théologie chrétienne, le Christ était, semble-t-il, d'une ignorance confondante. Comment ne pas s'étonner, par exemple, que, dans les évangiles, il ne mentionne le Saint Esprit qu'une seule fois ? Selon saint Matthieu, il aurait, en effet, dit à ses disciples : « Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit » (Mt 28, 18). Mais,

outre que l'on ne peut jamais être sûr que le Christ ait effectivement prononcé les paroles que les évangélistes lui prêtent, dans le cas présent, il y a tout lieu de penser qu'il s'agit d'une rédaction tardive comme le suggère cette note de la Bible de Jérusalem : « Il est possible que cette formule se ressente, dans sa précision de l'usage liturgique établi plus tard dans la communauté primitive ». Le père Marc-Émile Boismard nous en apporte la confirmation. Dans son livre *À l'aube du christianisme. Avant la naissance des dogmes*, il nous apprend qu'Eusèbe de Césarée, qui a souvent cité ce passage de Saint Matthieu, l'a toujours cité sous la forme suivante : « De toutes les nations, faites des disciples en mon nom ». Il en conclut donc que la formule que nous connaissons « aurait été introduite par l'ultime rédacteur matthéen vers les années 80 ». (Paris, Cerf, coll. « Théologie », 1998, p. 113) ? Si le Christ a effectivement tenu ce propos, il a donc dû dire : « en mon nom ». Manifestement la deuxième personne de la Trinité n'a jamais croisé la troisième. Manifestement le Christ ne connaît le Saint Esprit ni d'Ève ni d'Adam.

* * *

J'hésite depuis longtemps pour le choix de mon épitaphe entre « Zut ! » et « Ouf ! », même si je penche de

plus en plus pour la seconde solution. Mais, tout compte fait, je crois que je vais plutôt faire graver sur la dalle le sublime distique de Paul Claudel :

O brebis

Pax tibi

(*Œuvre poétique*, la Pléiade, p. 821)

Bien sûr, tous ceux qui passeront devant ma tombe me prendront pour un parfait couillon, mais cela leur donnera l'occasion de rire un bon coup et d'oublier un instant leur chagrin.

* * *

J'ai lu sur la toile qu'un psychothérapeute nommé Benoît yang Ting, d'inspiration freudienne assurément, avait réussi à faire remonter à la conscience de l'un de ses patients à qui il avait soutiré 750 000 euros, un bien étrange souvenir : au troisième mois de la grossesse, sa mère avait mis une aiguille à tricoter dans son utérus pour avorter de lui. Il croyait se souvenir que l'opération avait échoué, mais il n'en était pas tout à fait sûr et c'est de là, à l'évidence que venaient tous ses problèmes psychiques. Pourtant son psychothérapeute se montrait très confiant. Il se faisait fort d'arriver à faire en sorte

que son patient se souviene de tout et il avait bon espoir, il avait très bon espoir qu'il se souviendrait finalement que la tentative d'avortement avait échoué. Cela, bien sûr, prendrait sans doute beaucoup de temps et coûterait beaucoup d'argent. Mais cela en valait assurément la peine. Son patient se verrait vraiment renaître.

* * *

Malebranche le dit et le reedit, Dieu ne peut être adoré dignement que par lui-même. Mais, en même temps, Dieu, pour parler vulgairement, n'en a rien à foutre d'être adoré par lui-même, car ce n'est guère gratifiant. La solution qu'il a trouvée, selon Malebranche, a été de créer les hommes, de les rendre tous coupables envers lui en faisant commettre au premier d'entre eux une faute qu'il transmettrait à tous ses descendants, afin de pouvoir ensuite envoyer son Fils racheter l'espèce humaine par sa mort. Homme-Dieu, le Christ deviendrait alors l'intermédiaire naturel entre le genre humain et son Père. Transmis par son Fils, les hommages des hommes pourraient enfin être agréables à Dieu. Mais ce coup tordu paraît avoir foiré. Si beaucoup d'hommes, en effet, se sont mis à célébrer le Christ et à le prier, ils pensent rarement à lui demander de transmettre leurs hommages à son Père et de

l'assurer de leur profonde adoration et semblent même de plus en plus oublier que le Christ est le Fils de Dieu.

* * *

« Onze choses sont impures : l'urine, l'excrément, le sperme, les ossements, le sang, le chien, le porc, l'homme et la femme non musulmans, le vin, la bière, la sueur du chameau mangeur d'ordures », nous dit l'Ayatollah Khomeiny (*op. cit.*, p. 59). Et le comble de l'impureté est, bien sûr, l'excrément de porc mangeur d'ordures sodomisé par un homme non musulman buveur d'urine de chien.

* * *

« Ce n'est pas pour rien que les Grecs représentaient des hommes avec des pénis d'enfants de dix ans. Ils avaient compris qu'il ne fallait pas que ce soit trop bestialisant pour pouvoir être vu par des jeunes femmes » écrit Françoise Dolto (*La cause des adolescents*, Pocket, p. 231). L'explication de

Françoise Dolto apparaît bien superflue. Les Grecs avaient un sens aigu de la beauté, et s'ils ne représentaient que de petits pénis, c'est parce qu'ils jugeaient à très juste titre que cet organe n'était pas beau et passablement ridicule. Moins on le voyait et mieux ça valait. Ils se souciaient sans doute fort peu de savoir si la vue de gros pénis pouvait ou non choquer les femmes. C'étaient les hommes qui n'avaient pas envie d'en voir, et celui qui en avait le moins envie, c'était le sculpteur lui-même.

* * *

Très peu de gens heureusement sont dans leur vie victimes d'une castration. Mais, pour les freudiens, personne n'y échappe et la première castration se produit à la naissance. « Je crois très important, nous dit Françoise Dolto, le point de vue que la psychanalyse a apporté : que la césure du cordon ombilical est une castration en ce sens que c'est une partition physique du corps, avec la perte d'une partie jusque-là essentielle à la vie de l'individu », écrit Françoise Dolto (*La cause des enfants*, Pocket, 1985, p. 267). Ainsi donc la section (et non la « césure » comme Françoise Dolto dit improprement) du cordon ombilical serait ressentie par le nouveau-né comme l'équivalent d'une castration. On peut,

bien sûr, en douter. Que le cordon ombilical soit essentiel à la vie du fœtus qui le nierait ? Mais, dès que l'enfant est né, il ne lui sert plus à rien. Il n'est plus qu'un appendice très embarrassant dont on doit le libérer au plus vite sans attendre qu'il pourrisse ? Le nouveau-né ne saurait donc éprouver l'impression qu'on lui enlève un organe essentiel et d'ailleurs il ne s'aperçoit de rien.

* * *

Françoise Dolto est persuadée que, dans le sein de leur mère, les enfants comprennent tout ce que leurs parents leur disent et qu'il est donc important qu'ils leur parlent et ne leur cachent rien. On peut s'étonner par conséquent qu'elle n'ait pas pensé à dire aux trois enfants qu'elle a portés : « Mon chéri, j'aime mieux te le dire toute de suite, sinon tu pourrais avoir un choc lorsque tu naîtras : je suis passablement fêlée ».

* * *

Malebranche ne cesse de nous dire que Dieu, étant infini, ne peut se complaire dans rien de fini, qu'il ne peut se complaire qu'en lui-même. Mais, alors pourquoi a-t-il créé tout ce qu'il a créé ? Car il a vraiment beaucoup créé.

* * *

« Il ne faut pas oublier, nous dit Françoise Dolto, que, *in utero*, l'enfant est mêlé à la vie de sa mère ; il entend aussi la voix de son père. Il entend, *in utero*. L'audition y est parfaite. Surtout vers la fin, il entend tout. [...] Le premier colloque du bébé, dans les bras de sa mère, est très important : “Tu vois, nous t’attendions. Tu es un petit garçon. Tu nous as peut-être entendu dire qu’on attendait une petite fille. Mais nous sommes très contents que tu sois un petit garçon.” » (*Lorsque l'enfant paraît*, tome 1, éditions du Seuil, coll. Points, 1977, p. 26). Françoise Dolto a raison : le fœtus entend tout, le fœtus comprend tout. J'ai connu un homme qui ne voulait pas avoir d'enfants. Malheureusement pour lui sa femme est tombée enceinte et a refusé d'avorter. Pendant toute la grossesse, il n'a cessé d'invectiver tous les jours l'enfant qu'elle portait en lui disant : « Va te faire foutre ! ». Lorsque celui-ci a commencé à parler, les premiers mots qu'il a dits à son père ont été : « Foutu con ! »

* * *

En surfant sur la toile, j'ai découvert qu'un fan de René Girard m'avait traité de « roquet velléitaire mordillant des chausses hors de sa portée ». Si je suis un roquet, ce roquet n'est certainement pas velléitaire. Une fois qu'il s'est accroché aux basques d'un individu, il ne les lâche plus avant que celui-ci ne se retrouve le cul à l'air

1

* * *

Quand quelqu'un dit qu'il faudrait repenser telle ou telle idée, on peut être sûr qu'il s'agit d'une idée à laquelle personne n'aurait jamais dû penser.

* * *

« Dans l'inconscient ; écrit Françoise Dolto, l'être humain sait tout depuis qu'il est petit. L'"intelligence" de l'inconscient est la même que chez nous autres adultes. » (*Lorsque l'enfant paraît*, tome 1, éditions du Seuil coll. Points, 1977, p. 22). Françoise Dolto a raison : chez les enfants, l'intelligence de l'inconscient est la même que chez les adultes. Mais cela ne veut pas dire que l'inconscient de l'enfant sait déjà tout ; cela vaut dire que l'inconscient de l'adulte n'en sait pas plus que celui de l'enfant. L'un et l'autre ne savent rien.

* * *

La psychanalyse, nous dit Françoise Dolto, a révélé ce qu'on pourrait appeler la "solidarité génétique". Elle a permis de découvrir que des événements qui sont arrivés dans la famille d'un être humain, avant même qu'il ne naisse, pendant qu'il est fœtus, dans le ventre de sa mère, qui souffre de l'événement qui s'est passé et qui n'a personne à qui le dire, sont capables d'induire une psychose chez cet être en gestation. Cet enfant va, par son corps, dire la souffrance que la mère a tue. Donc il a porté l'effet d'une souffrance non dite de la mère. La psychanalyse — et surtout la psychanalyse d'enfants — a fait comprendre la solidarité des générations devant les effets dévitalisants de certains traumatismes, stress,

chocs affectifs ou vitalisants, réussites, joies » (*La cause des enfants*, Robert Laffont, 1985, p. 291). Si l'on comprend bien, ce qui perturbe le fœtus, ce n'est pas tant le fait que sa mère souffre que le fait qu'elle taise sa souffrance. Car le fœtus est naturellement freudien : il sait par conséquent que la résolution de tous les problèmes psychiques passe d'abord par la parole ; il se dit donc *in petto* qu'il faut absolument que sa mère parle de sa souffrance et il voudrait à tout prix le lui dire. Mais, bien sûr, tous ses efforts restent vains. Quoi d'étonnant donc qu'il finisse par faire une psychose ?

* * *

« Dieu ne vous a pas mise au monde pour aucun besoin qu'il eût de vous, qui lui êtes du tout inutile, mais seulement afin d'exercer en vous sa bonté, vous donnant sa grâce et sa gloire », dit saint François de Sales à Philothée (*Introduction à la vie dévote, Œuvres*, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1969, p. 49). À l'évidence l'esprit logique n'est pas la qualité dominante de saint François de Sales. Dire que Dieu n'a pas besoin des hommes et qu'il ne les a créés que pour exercer sur eux sa bonté est, en effet, parfaitement illogique. Car, pour pouvoir exercer sur eux sa bonté, Dieu a bel et bien besoin des hommes.

* * *

« La littérature ne peut qu'être narcissique, puisque n'écrivent que des gens qui souffrent de désirs qu'ils ne peuvent pas satisfaire et qui les satisfont par le fait d'écrire leurs fantasmes », affirme Françoise Dolto (*La cause des enfants*, Robert Laffont, 1985, p. 196). Les écrivains qui écrivent leurs fantasmes, comme Sade ou La Fontaine, ne peuvent intéresser que ceux qui les partagent. Heureusement la très grande majorité des écrivains n'écrivent pas parce qu'ils souffrent de désirs qu'ils ne peuvent pas satisfaire. Ils écrivent parce qu'ils ont des choses à dire et qu'ils veulent les dire au plus grand nombre de gens possible. Voltaire avait sans doute très peu, voire pas du tout, de désirs qu'il ne pouvait pas satisfaire. Il éprouvait en revanche un impérieux besoin de dire ce qu'il pensait sur un certain nombre de sujets et notamment sur la religion judéo-chrétienne. Et, s'il avait connu Françoise Dolto, elle aurait certainement figuré parmi ses têtes de Turc favorites.

* * *

Françoise Dolto remarque que « la révélation de la conception de Jésus est faite à Marie dans sa veille et à Joseph dans son sommeil, dans un rêve » (*L'Évangile au risque de la psychanalyse*, éditions du Seuil, Points essais, tome 1, p. 23). Et elle croit savoir pourquoi : « Marie est précisément la représentation chez une femme de la totale réceptivité à Dieu à l'état de veille. Joseph est la représentation de la totale réceptivité à la parole de Dieu à l'état de sommeil » (*ibid.*, p. 28). On ne voit pourtant pas très bien pourquoi Marie aurait besoin d'être éveillée pour recevoir la parole de Dieu tandis que Joseph devrait être endormi. Mais il ne s'agit pas ici de la parole de Dieu en général, mais d'une annonce très particulière, celle de la naissance virginale du Christ. Et cette annonce, il est naturel que Marie et Joseph n'aient pas été disposés à l'accueillir de la même façon. Dieu l'a bien compris et il s'est dit dans son infinie sagesse qu'il valait mieux que Joseph se trouvât profondément endormi pour apprendre que sa femme allait accoucher d'un fils dont il ne serait pas le père.

* * *

Très peu de gens heureusement sont dans leur vie victimes d'une castration. Mais, pour les freudiens personne

n'y échappe et la première castration se produit à la naissance. « Je crois très important, nous dit Françoise Dolto, le point de vue que la psychanalyse a apporté : que la césure du cordon ombilical est une castration en ce sens que c'est une partition physique du corps, avec la perte d'une partie jusqu'à essentielle à la vie de l'individu » (*La cause des enfants*, Pocket, 1985, p. 267). Ainsi donc la section (et non la « césure » comme Françoise Dolto dit improprement) du cordon ombilical serait ressentie par le nouveau-né comme l'équivalent d'une castration. On peut, bien sûr, en douter. Que le cordon ombilical soit essentiel à la vie du fœtus, qui pourrait le nier ? Mais, dès que l'enfant est né, il ne lui sert plus à rien. Il n'est plus qu'un appendice très embarrassant dont on doit le libérer au plus vite sans attendre qu'il pourrisse. Le nouveau-né ne saurait donc éprouver l'impression qu'on lui enlève un organe essentiel et d'ailleurs il ne s'aperçoit de rien.

* * *

Dieu le Père a envoyé son fils sur la terre sans lui dire qu'elle était ronde et sans lui signaler l'existence des Amériques, de l'Australie et de bien d'autres contrées. Mais c'était peut-être par ignorance et il comptait sur son fils pour compléter ses connaissances en géographie.

* * *

« Ceux à qui on ne parle pas de manœuvres abortives qui ont précédé sans succès leur naissance deviennent des enfants dépressifs ou très instables parce que trop angoissés », nous dit Françoise Dolto (*La cause des adolescents*, Robert Laffont, 1998, p. 118). Mais comment des enfants peuvent-ils deviner que leurs parents ont essayé de les empêcher de venir au monde ? Il faudrait tout d'abord qu'ils connussent l'existence des manœuvres abortives qu'ils ne découvrent généralement qu'assez tard, souvent lorsqu'ils sont sortis de l'enfance. Ils ne peuvent de plus le deviner que s'ils se sentent mal aimés, que s'ils ont l'impression que leurs parents regrettent de les avoir engendrés. Et c'est sans doute pourquoi ils sont dépressifs et instables. Le fait d'apprendre que leur mère a essayé d'avorter, loin de les apaiser, ne pourrait évidemment qu'accroître leur mal-être

* * *

« L'homme ne peut pas épouser la nourrice qui a allaité sa femme », déclare l'Ayatollah Khomeiny (*op. cit.*, p. 13). Mais est-ce qu'il peut épouser la nourrice qui l'a allaité, lui ? Apparemment l'Ayatollah Khomeiny ne l'interdit pas.

* * *

« Dans leur directoire religieux, approuvé le 16 novembre 1997 par l'organisation internationale à laquelle ils appartiennent, les scouts d'Europe écrivent, nous apprend *Le Monde* : “ À l'âge de l'éducation , qui est celui de l'enfance et de l'adolescence, on ne peut, certes, mettre en contact habituel, sans nécessité, des jeunes de confessions différentes au risque de les mettre sur la voie du relativisme et du scepticisme [...] Mais aux routiers et guides aînés qui vont entrer dans la vie, le scoutisme d'Europe offre des possibilités de rencontre interconfessionnelles dont le bienfait ne saurait être perdu. Au niveau des chefs, un tel dialogue est non seulement bienfaisant mais indispensable face aux divers matérialismes ambiants, qu'ils soient d'origine marxiste ou autres, au développement des sectes, à l'indifférence religieuse” » (dimanche et lundi 25 et 26 avril 1999). On a du mal à comprendre comment ce qui est dangereux pour les enfants et les adolescents peut être bénéfique et même indispensable pour les jeunes adultes. Mais ces enfants et ces

adolescents sont, bien sûr de jeunes catholiques élevés dans des établissements catholiques. Ils vivent donc, comme ce fut mon cas, dans un milieu très fermé où ils ne croisent que des gens qui vont à la messe. Mieux vaut donc, en effet, qu'ils ne rencontrent pas de jeunes qui vont à la synagogue ou à la mosquée. Cela ne pourrait que les troubler. Mais le danger qui les guette quand ils deviennent adultes et qu'ils entrent dans la vie, n'est évidemment pas de changer de croyance. Le danger, le grand danger qui les guette, c'est l'incroyance qui ne cesse de progresser. Tant que l'incroyance est restée très minoritaire, les grands ennemis de la foi chrétienne étaient les autres religions. Maintenant qu'elle est très répandue et tend même à devenir majoritaire dans certains pays, c'est elle le grand ennemi et les autres religions deviennent des alliés. Croire est devenu tellement important que ce à quoi l'on croit n'a plus d'importance.

* * *

Après avoir cité « L'amateur de tulipes » de La Bruyère, Philippe Sollers écrit : « Est-il nécessaire de faire remarquer à quel point tout cela est admirablement écrit ? Oui, je crois. Car si je ne le fais pas qui le fera ? » (*Discours parfait*, p. 48) Décidément Philippe Sollers ne manque pas d'air. Car on ne l'a heureusement pas attendu pour découvrir

que La Bruyère était un très grand écrivain. D'innombrable professeurs l'ont dit avant lui. Dix-septièmiste, j'ai souvent fait cours sur La Bruyère. Et je ne me satisfaisais pas de dire que c'était admirablement écrit ; je le montrais en me livrant à des explications de textes aussi précises et exhaustives que possible. Mais cet exercice demande beaucoup de patience et d'attention aux textes et ce sont là des qualités modestes que le flamboyant Philippe Sollers ne peut que mépriser.

* * *

« Comment peut-on comprendre, nous dit Françoise Dolto, que l'enfant comprend le langage ? Je ne sais pas, mais c'est vrai, et il comprend toutes les langues. Si une Chinoise lui parle en chinois, une Arabe en arabe et une Française en français, il comprend. Il comprend toutes les langues » (*Tout est langage*, Le Livre de Poche, 1989, p. 63). Françoise Dolto affirme donc d'une manière catégorique (« c'est vrai ») que l'enfant comprend toutes les langues tout en reconnaissant qu'elle est totalement incapable de nous expliquer comment cela peut se faire. Il s'agit donc d'un mystère au sens chrétien de ce mot, c'est-à-dire d'une vérité qui est présentée, à la fois comme une vérité dont on ne saurait douter, une vérité absolue, et comme une vérité à laquelle personne ne saurait jamais rien comprendre, une vérité radicalement inintelligible.

Françoise Dolto nous demande donc d'avoir foi en elle, de croire aveuglément en sa parole. Mais ses propos recèlent un autre mystère. On se demande bien, en effet, pourquoi et comment l'enfant qui, au début, comprend toutes les langues cesse complètement de les comprendre en grandissant. Françoise Dolto ne s'est manifestement pas posé la question. Son inconscient l'en a sans doute empêché pour lui éviter d'avoir à reconnaître de nouveau qu'elle n'avait pas la réponse. Il est probablement plus intelligent qu'elle.

* * *

Après avoir cité le vers de La Fontaine :

« Il n'est rien qui ne me soit souverain bien »

Philippe Sollers ajoute : « Écoutez ça : Il-n'est-rien-qui-ne-me-soit-sou-ve-rain-bien » (*Discours parfait, op. cit.*, p. 231).

Cet « Écoutez ça » est bien comique. Philippe Sollers joue au professeur qui veut faire sentir à ses élèves la musique de l'alexandrin. Pour ce faire, il isole chaque syllabe pour leur montrer qu'il faut prononcer toutes les syllabes bien distinctement et notamment ne pas escamoter les e muets. Mais, ce professeur est un bien mauvais professeur. Car il considère visiblement que le mot « rien » ne constitue qu'une

seule syllabe alors qu'il faut évidemment faire la diérèse, sinon le vers n'a que onze pieds ? Comme hélas ! tant gens aujourd'hui, Philippe Sollers n'a plus le rythme de l'alexandrin dans l'oreille.

* * *

« Je trouve franchement regrettable que le jugement sur le christianisme et la figure du Christ se trouve ravalé, réduit à ce que l'Église dit de la contraception, de l'IGV, du mariage des prêtres ou de l'ordination des femmes. Car toutes ces questions, si elles ne sont pas sans importance, ne concernent que des points de morale ou d'organisation interne et pas l'essentiel de la foi. C'est un effet de la logique médiatique : on demande à l'Église de se prononcer sur tout et n'importe quoi, on sollicite son avis sur la parité ou sur telle législation précise, on la juge aussi sur le degré de liberté qu'elle est prête à accepter dans tel ou tel domaine. Mais ce faisant on s'éloigne de l'essentiel, la relation de l'homme à Dieu. J'ai souvent l'impression que nos débats contemporains sont extérieurs, je dirais même excentriques, à ce qui constitue le noyau de la foi. Notre société a perdu de vue ce qui constitue le spécifique même du religieux » (133), René Rémond reproche aux médias de n'interroger l'Église que sur des questions d'ordre social ou moral et jamais sur des sujets proprement

religieux. Mais c'est souvent l'Église elle-même qui préfère parler des problèmes de société, plutôt que des grands dogmes chrétiens : le péché originel, la Sainte Trinité, l'Incarnation ou la Résurrection des corps. Contrairement à René Rémond, elle a fort bien compris que la dernière des choses à faire, si elle veut que ses ouailles continuent à croire, serait de leur rappeler à quoi elles sont censées croire.

* * *

« Je pense, écrit Françoise Dolto, que la crainte anxieuse de la mort est toujours un symptôme d'angoisse de castration » (*Psychanalyse et pédiatrie*, éditions du Seuil, Points Essais, 1971, p. 137) Françoise Dolto prétend que derrière la peur d'un événement auquel absolument personne ne saurait jamais échapper se cache la peur d'un événement dont la probabilité est si réduite qu'elle peut être considérée comme nulle. Est-ce bien logique ?

* * *

« Simone Weil, Phèdre cachée ? Mais oui, puisque ses vers préférés sont de Racine : “Et la mort, à mes yeux ravissant la clarté,/rend au jour qu’ils souillaient toute sa pureté” » (*Discours parfait*, Gallimard, 2010, p. 318 Comparer Simone Weil à Phèdre sous prétexte qu’elle avait une prédilection pour les deux derniers vers de l’héroïne de Racine est parfaitement saugrenu. Il est difficile, en effet, d’imaginer deux figures de femmes plus dissemblables. Phèdre est entièrement dominée par la passion amoureuse tandis que Simone Weil, qui ne s’est pas mariée, n’a semble-t-il jamais eu d’amants. Elle a consacré toute sa vie à la réflexion philosophique et à lutter pour la justice. Notons que la citation que fait Sollers est fautive, mais c’est chez lui une habitude. Car Phèdre ne dit pas :

Et la mort à mes yeux ravissant la clarté.

Elle dit :

Et la mort à mes yeux dérobant la clarté.

* * *

Les autorités religieuses chrétiennes et musulmanes expriment volontiers le souhait que les législateurs prennent des mesures pour obliger tout le monde à respecter leurs croyances. Mais pour justifier cette prétention exorbitante, elles n'invoquent guère qu'un seul argument, le fait que ces croyances sont partagées par un grand nombre d'hommes. Ainsi le recteur de la mosquée de Paris déclarait au *Monde*, le 19 juillet 1989, qu'« il faudrait une sorte d'éthique internationale dont l'une des règles serait, à travers le monde, le respect des grandes familles de croyants ». Ainsi donc les petites et même les moyennes familles de croyants ne seraient, elles, aucunement fondées à exiger qu'on les respecte et il serait loisible à tout un chacun de les tourner en dérision. Voilà qui est intéressant, mais on aimerait que les choses soient tout à fait claires. On aimerait que les autorités religieuses s'expriment très nettement à ce sujet. On aimerait qu'elles nous disent explicitement qu'elles n'exigent le respect de leurs croyances qu'à cause du grand nombre de leurs adeptes, que l'on peut aisément constater, et non à cause et non à cause de leur origine divine, qui est amplement sujette à caution.

* * *

Dans *La psychanalyse des enfants*, Mélanie Klein, nous raconte comment elle est parvenue à analyser l'angoisse d'une petite fille de quatre ans et trois mois, Ruth : « Comme je mettais, à son exemple, une éponge mouillée près d'une poupée, elle fondit de nouveau en larmes et hurla : “Non, elle ne doit pas avoir la grosse éponge ; ce n'est pas pour les enfants, c'est pour les grandes personnes !” C'est le moment de signaler que les deux dernières séances avaient révélé une intense envie à l'égard de la mère. Centrant alors mon interprétation sur la grosse éponge, symbole du pénis paternel, je montrai à la fillette, avec toutes sortes de détails, qu'elle enviait et détestait sa mère parce que celle-ci avait incorporé le pénis du père au cours du coït, qu'elle voulait dérober le pénis et les enfants contenus dans le ventre de la mère et qu'elle voulait tuer la mère elle-même je lui expliquai que c'était la raison pour laquelle elle était effrayée et s'imaginait avoir tué sa mère ou être abandonnée par elle » (*La psychanalyse des enfants, op. cit.*, pp. 39-40). Voilà sans doute une des analyses les plus saugrenues de Mélanie Klein. La petite fille dit que l'éponge, ce n'est pas pour les enfants, mais c'est peut-être parce qu'elle a entendu dire que certains enfants mangeaient toutes sortes d'objets et particulièrement des éponges (c'est la maladie du pica). Quoi qu'il en soit, cette hypothèse est moins invraisemblable que celle de Mélanie Klein, hypothèse qui suppose d'abord, ce qui n'est pas sûr du tout, que Ruth ait su ce qu'était un pénis. Car, si une éponge peut représenter un pénis, pourquoi n'en serait-il pas de même d'une serpillère, d'un chiffon à poussière, d'un torchon de cuisine, d'un essuie-tout, d'un tampon d'ouate, d'un liquide vaisselle, d'une brosse

à reluire, d'une huile de fritures, d'un pamplemousse, d'une pelote de laine, d'un plat de nouilles, d'un rouleau de papier hygiénique, d'une boule de pétanque, ou d'une bouillabaisse ? Quant à imaginer que la petite fille ait pu croire que son père avait oublié son pénis dans le ventre de sa femme et que, dès lors, elle n'ait plus pensé qu'à aller l'y rechercher et, par la même occasion, ramener tous les enfants qu'elle y trouverait, personne d'autre que Mélanie Klein sans doute n'aurait pu le faire. Elle a atteint un degré d'extravagance dans l'absurdité qui ne sera probablement jamais égalé. À côté du délire kleinien, le délire freudien lui-même paraît bien falot.

* * *

Voici autre échantillon de l'analyse de la petite Ruth : « Un jour que Ruth accordait comme de coutume une attention exclusive à sa sœur [elle exige que sa sœur assiste aux séances], elle dessina un gobelet de verre contenant des billes et fermé par un couvercle. Je lui demandai en vain à quoi servait ce couvercle. À la même question posée cette fois par sa sœur, elle répondit que c'était "pour empêcher les billes de rouler au-dehors". Elle avait auparavant fouillé dans le sac de sa sœur, puis l'avait soigneusement fermé, "de manière que rien n'en sortît". Elle avait agi de même avec le porte-monnaie qui se trouvait dans ce sac, pour y enfermer précieusement les

pièces. Les séances précédentes laissaient déjà prévoir la signification de ce matériel. Je me hasardai alors à lui expliquer que les billes du gobelet, les pièces du porte-monnaie, le contenu du sac, tout cela représentait des enfants dans le ventre de sa maman, et qu'elle voulait les y maintenir enfermés afin de ne plus avoir de frères ou de sœurs. L'effet de mon interprétation fut surprenant ; Ruth me porta attention pour la première fois et se mit à jouer d'une manière différente, avec moins de gêne » (*La psychanalyse des enfants*, pp. 38-39). Ce texte nous fournit une bonne illustration du besoin irréprouvable qu'éprouve Mélanie Klein de trouver des explications rocambolesques aux gestes les plus naturels. Quoi de plus naturel, en effet, que de refermer un sac ou un porte-monnaie après avoir fouillé dedans ? On n'ouvre un sac que lorsque l'on a besoin d'y prendre ou d'y mettre quelque chose et l'on ouvre un porte-monnaie que lorsque l'on a besoin d'y prendre ou d'y mettre de la monnaie. Le reste du temps, ils restent fermés pour éviter que les objets qu'ils contiennent n'en sortent et ne s'égarerent. Quant au fait de mettre un couvercle à un gobelet rempli de billes, l'explication qu'en donne Ruth ("pour empêcher les billes de rouler au-dehors"), rend inutile d'en chercher une autre. Mélanie Klein croit trouver la preuve qu'elle a vu juste dans le fait que Ruth a pour la première fois fait attention à elle. Mais le contraire eût été surprenant. C'était aussi la première fois que quelqu'un lui disait quelque chose d'aussi bizarre.

* * *

« Le sang qui s'écoule entre les gencives est pur si dilué avec de la salive ; auquel cas il est permis d'avaler cette salive », nous dit l'Ayatollah Khomeiny, (*op. cit.*, p. 61). La vie du musulman est bien compliquée. Avant d'avaler sa salive, il lui faut se demander si elle ne contient pas du sang qui s'écoule entre les gencives, et, si c'est le cas, il lui faut alors déterminer s'il est suffisamment dilué. En revanche, il n'y a pas de problème avec le sang qui coule des hémorroïdes. Il ne saurait être pur, même s'il est dilué dans des excréments, puisque ceux-ci sont eux-mêmes impurs.

* * *

La mère de Zacarias Moussaoui, ressortissant français inculpé de complicité dans les attentats du 11 septembre 2001 et condamné à la prison à perpétuité, a osé reprocher aux autorités françaises de ne pas être intervenues auprès des Américains en faveur de son fils, démarche qui aurait été indécente et aurait légitimement suscité chez les Américains et tout particulièrement chez les proches des victimes du 11 septembre, une grande indignation. Mme

Moussaoui avait déclaré que son fils allait « être enterré vivant ». Si j'ai été choqué par les propos de Mme Moussaoui, j'avais été véritablement révolté lorsque Lucien Léger, soutenu par diverses associations gauchistes qui avaient constitué une cagnotte pour lui venir en aide, avait accusé l'État français de « traitements inhumains » à son égard pour le laisser en prison depuis quarante ans, alors qu'il avait étranglé un enfant, et que, loin d'en éprouver du remords, il avait cherché à faire la une des journaux en envoyant à la presse et à plusieurs personnalités plus de cinquante lettres anonymes signées « L'étrangleur n° 1 ». Si l'on décrétait que tout condamné à la réclusion à perpétuité ou à une peine de très longue durée devrait avoir à chaque instant le droit de se suicider et d'être aidé pour le faire, on ôterait toute apparence de justification à des indignations aussi écœurantes. Mais il y a gros à parier que la plupart de ces individus préféreraient continuer à vivre

* * *

« Comment ne pas regarder avec émotion l'incroyable rouleau des *120 journées de Sodome* couvert de la petite écriture nette et noire de Sade ? » nous dit Philippe Sollers (*Discours parfait*, Gallimard 2010, p. 200). À chacun ses émotions. Il est heureux que l'on n'ait pas conservé

un échantillon des excréments de Sade. Car, en les voyant, et il aurait, bien sûr, tenu à les voir, Philippe Sollers aurait éprouvé une émotion si forte qu'il serait mort sur le champ.

* * *

« Il est extraordinaire que personne ne veuille se rendre compte que la seule critique du nazisme est dans Heidegger et nulle part ailleurs », écrit Philippe Sollers (*Discours parfait, op. cit.*, p. 218). Enfin quelqu'un qui ose proclamer la vérité que notre époque a sans doute le plus occultée, à savoir que Heidegger a été le seul à critiquer le nazisme ! Comment ne pas vivement féliciter Philippe Sollers, mais comment aussi ne pas regretter qu'il se soit arrêté à mi-chemin et qu'il n'ait pas dit toute la vérité ? Cette vérité, la voici : un seul homme a combattu le nazisme, un seul homme l'a vaincu et cet homme s'appelait Heidegger.

* * *

La distinction que Roland Barthes établit entre « écrivain » et « écrivain » est tout à fait fondée : l'écrivain écrit parce qu'il a quelque chose à dire et l'écrivain écrit bien qu'il n'ait rien à dire. Et Roland Barthes est le type même de l'écrivain.

* * *

« Et pour achever de donner à Dieu la gloire de tout le bien, écrit Bossuet, il faut ajouter que la prière, qui nous fait voir que tout vient de Dieu par cette grâce qui fléchit les cœurs, nous fait voir en même temps qu'elle-même est le produit de cette grâce. Saint Augustin l'a prouvé par des preuves incontestables ; et saint Ambroise disait, avant lui, “que prier était encore un effet de la grâce spirituelle qui, selon lui, fait pieux qui elle veut” » (*Défense de la tradition et des Saints-Pères*, éditions Vivès, p. 329). Ainsi on ne peut prier Dieu que s'il nous envoie la grâce de pouvoir le prier. Voilà qui est bien fâcheux. Mais on peut peut-être espérer que Dieu fait une exception si on le prie pour qu'il nous accorde la grâce de pouvoir le prier.

* * *

« Moimoi jouissant crève dans sa cuve à rêves répété du réappété gazeux grêlé intestin pété bile viscères attendant la cendre », écrit Philippe Sollers (*Lois, op. cit.*, p. 45). À l'évidence, « Moimoi » est complètement « pété ».

* * *

Certains des plus grands des plus grands adversaires de la foi chrétienne croient que le meilleur moyen de la ruiner serait de prouver que le Christ n'a pas existé. Mais si, en ce faisant, ils établiraient assurément de façon définitive la fausseté du christianisme, ils rendraient incompréhensive son apparition. Qui aurait jamais imaginé, en effet, que Dieu puisse avoir un fils unique et l'envoyer sur la terre pour s'y incarner et y mourir très provisoirement afin de racheter l'ensemble des hommes tous coupables de la désobéissance du premier d'entre eux, si un gourou doué d'un très grand charisme n'avait rassemblé autour de lui un petit groupe de fidèles et ne les avait persuadés qu'il était, sinon le fils, du moins l'élu de Dieu et si ceux-ci, désespérés par sa mort, n'avaient voulu croire qu'il était ressuscité ?

* * *

Dans *Discours parfait* Philippe Sollers veut citer la phrase célèbre de la habanera de *Carmen* : « Si tu ne m'aimes pas, et si je t'aime, prends garde à toi ». Mais, sous sa plume, elle devient : « Si tu ne m'aimes pas je t'aime, si je t'aime, prends garde à toi » (*op. cit.*, p. 226). On le voit, il a escamoté le « et ». Cela montre qu'il se souvient mal non seulement des paroles mais aussi de la musique qui les accompagne alors que tous ceux qui se rappellent ces paroles se rappellent en même temps cette musique. Mais Philippe Sollers croit peut-être qu'il faut chanter « si je t'ai-aime ».

* * *

Dans le *Discours sur l'histoire universelle*, Bossuet nous explique pourquoi « il y a tant d'incrédules » : « Dieu le permet ainsi pour l'instruction de ses enfants. Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infidèles qui restent, et dans le sein même du christianisme, nous ne connaîtrions pas assez la corruption de notre nature, ni l'abîme d'où Jésus-Christ nous a

tirés Si sa sainte vérité n'était contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi tant de contradictions, et nous oublierons à la fin que nous sommes sauvés par la grâce » (*Œuvres*, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1961, pp. 944-945). Je dirai, quant à moi, que sans Bossuet, sans saint Paul, sans saint Augustin, sans les pères latins et grecs, sans tous les théologiens, sans la religion chrétienne, nous ne connaîtrions pas assez toute l'étendue de la sottise humaine.

* * *

« Le terme de littérature devait d'ailleurs être abandonné. Saint-Simon, Pascal, ou d'autres n'avaient pas l'impression de faire de la "littérature" », écrit Philippe Sollers (*Fugues, op. cit.*, p. 779). Il a raison, les véritables écrivains ne font pas de la « littérature ». Ils écrivent parce qu'ils ont quelque chose à dire, une œuvre à réaliser. Celui qui écrit pour faire de la « littérature », le « littéraire », n'a, lui, rien à dire. Il n'écrit que pour écrire, il écrit sur tout et n'importe quoi, avec frénésie. Et, bien sûr, il n'écrit jamais rien qui vaille. Le prince des littérateurs s'appelle Philippe Sollers.

* * *

« L'Incarnation, nous dit John Polkinghorne, signifie que le Dieu chrétien n'est pas un simple spectateur, si bienveillant soit-il, regardant du ciel les souffrances du monde qu'il a créé. Il souffre avec nous, car, dans le personnage solitaire cloué à l'arbre dans les ténèbres et la déréliction du Calvaire, les chrétiens croient voir Dieu lui-même ouvrant grands ses bras pour embrasser toute l'amertume du monde qu'il a conçu » (« Conception de la foi d'un physicien », *in* Jean Delumeau, *Le savant et la foi*, Champshistoire, Flammarion, 1989, p. 242). Si Dieu souffre avec nous quand il mesure « toute l'amertume du monde qu'il a conçu », pourquoi donc l'a-t-il créé ? Il aurait bien mieux valu, pour lui comme pour nous, qu'il ne le créât pas.

* * *

Sollers, on le sait, est un pseudonyme. Philippe Sollers est né Philippe Joyaux. Le nom Sollers a été forgé à partir de deux mots latins, « sollus » et « ars », et signifie donc « tout entier art ». Ce choix témoigne des grandes prétentions

artistiques de Philippe Sollers et nous apprend qu'il se considère comme l'incarnation de la culture. Mais il ne nous dit pas ce qui est pourtant sa conviction la plus intime, la plus profonde, à savoir qu'il est le seul à être vraiment cultivé, le seul à savoir vraiment lire. Philippe Sollers aurait donc dû plutôt choisir de s'appeler Philippe Moiseul.

* * *

Parlant d'Antonin Artaud, Philippe Sollers écrit : « un certain nombre de ses contemporains l'ont compris (jamais tout à fait, et souvent de loin) » (*Discours parfait*, op. cit., p. 406). Pour pouvoir dire qu'Antonin Artaud n'a jamais été tout à fait compris et souvent de loin, il faut soi-même l'avoir tout à fait compris et de très près, ou du moins le croire. Philippe Sollers n'en doute pas. De quelque écrivain qu'il parle, il est toujours persuadé d'être le seul à l'avoir vraiment compris.

* * *

L'homme est assurément l'aboutissement et la plus grande réussite de l'évolution, mais il est aussi son premier échec et cet échec est radical. À force de vouloir créer des espèces d'animaux qui soient de plus en plus adaptées à leur milieu, l'évolution a fini par créer un animal foncièrement inadapté, un animal qui n'accepte pas d'être un animal.

* * *

Françoise Dolto revendique le droit de faire appel à son imagination pour enrichir certains récits évangéliques en ajoutant certains détails que, selon elle, l'évangéliste n'a pas cru devoir mentionner. Commentant l'épisode de la résurrection du fils de la veuve de Naïm dans l'évangile selon saint Luc, elle écrit ainsi : « “Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi”, dit Jésus. L'adolescent fait signe aux porteurs - c'est lui qui fait signe aux porteurs ! - qui posent à terre le cercueil » (*L'Évangile au risque de la psychanalyse*, éditions du Seuil, Points-Essais, tome I, p. 83). Or l'évangéliste ne dit que l'adolescent fait signe aux porteurs de déposer le cercueil à terre. Je crois pourtant, comme Françoise Dolto, que c'est ce qui a réellement dû se passer. Mais elle s'est arrêtée à mi-chemin et a négligé de nous donner la suite du récit. Car lorsque les porteurs ont vu l'adolescent leur faire signe, les bras

leur en sont tombés et du coup ils ont aussi laissé tomber le cercueil qui était sans doute de mauvaise qualité et s'est brisé. La veuve qui comptait bien le récupérer pour son usage personnel en a été très contrariée. Jésus s'en est, bien sûr, aperçu, et le fils de menuisier qu'il était a aussitôt réparé le cercueil.

* * *

À propos des *Liaisons dangereuses*, Philippe Sollers écrit : « La petite jeune [Cécile], elle est sous la coupe de Valmont. Elle accepte les principes du libertinage... La lettre écrite sur son dos... Ce n'est pas du tout la bourgeoise du début du 20^e siècle » (*Fugues*, Folio, 2014, pp. 432-433). Mais ce n'est pas sur le dos de Cécile que Valmont écrit à Madame de Tourvel ; c'est sur celui d'une fille de joie, nommée Émilie (voir la lettre XLVII que Valmont écrit à la marquise de Merteuil). Valmont alors n'est pas encore l'amant de Cécile. Philippe Sollers est persuadé qu'il est le seul à lire les textes de près. Mais il donne sans cesse à ceux qui, eux, le lisent de près de bonnes raisons d'en douter.

* * *

« La viande de cheval, de mulet et d'âne n'est pas recommandée, écrit l'ayatollah Khomeiny. Elle est strictement défendue si l'animal a été sodomisé de son vivant par un homme » (*op. cit.*, p. 56). Il semble donc que la viande de cheval, de mulet et d'âne ne soit pas défendue si l'animal était mort lorsqu'il a été sodomisé. On le voit, comme les casuistes dont Pascal s'est payé la tête dans les *Provinciales*, l'ayatollah Khomeiny a pensé à tout. Car, s'il doit être déjà très rare d'avoir envie de sodomiser un cheval, un mulet ou un âne quand ils sont vivants, cela doit être encore beaucoup plus rare quand ils sont morts, même si cela rend l'opération plus aisée.

* * *

La religion chrétienne promet aux croyants morts dans de bonnes dispositions qu'ils se reposeront dans le sein d'Abraham. Cette perspective ne m'a jamais alléché. Abraham fait partie des gens dont je n'ai jamais eu la moindre envie de

faire la connaissance, non plus que celle de Moïse, et son sein me donnerait des boutons.

* * *

Dans son livre *L'Évangile au risque de la psychanalyse* Françoise Dolto nous donne un commentaire particulièrement délirant de l'épisode de la résurrection de Lazare. On y lit notamment ceci : ; « Remarquez bien que, dans la résurrection de Lazare, le Christ se castré aussi lui-même. Il se sépare de ce qui reste de charnel dans l'amour qu'il éprouve pour cet homme et de ces femmes qui l'adorent et dont la maison était pour lui un foyer chaleureux [...]

« À Lazare, il donne la castration foetale dont l'ombilic est la trace, et dont il est aussi la preuve du deuil accompli à l'égard du délivre, des enveloppes amniotiques » (*L'Évangile au risque de la psychanalyse*, éditions du Seuil, Points-Essais, tome I, p. 128). On a beau se frotter les yeux, il faut se rendre à l'évidence : Françoise Dolto nous dit bien que, dans l'épisode de la résurrection de Lazare, nous avons affaire à une double castration, celle du ressusciteur, le Christ, et celle du ressuscité, Lazare. Qui aurait jamais pensé qu'en ressuscitant Lazare, le Christ s'était castré lui-même ? Mais,

pour Françoise Dolto, il n'y a point de doute : le Christ se castré lui-même en ressuscitant Lazare parce qu'en ce faisant, il renonce à ce qu'il y avait de charnel dans son amour pour Lazare. Encore faudrait-il que l'amour du Christ pour Lazare ait eu un caractère charnel et je me garderai bien de me prononcer sur ce point. Quoi qu'il en soit, Françoise Dolto donne au mot castration un sens singulièrement élargi. Ce mot a un sens très précis : la castration est l'amputation des organes sexuels. Mais, pour Françoise Dolto, toute perte, toute privation peut être, doit être considérée comme une castration. Acceptons de la suivre sur ce point. Il n'en resterait pas moins que son propos est particulièrement absurde. Car, si le Christ éprouvait un amour charnel pour Lazare, la mort de celui-ci l'a déjà éteint. Il est bien difficile de conserver un amour charnel pour un homme qui est mort depuis quatre jours et qui, dit Marthe, « sent déjà ». En ressuscitant Lazare, le Christ va au contraire pouvoir retrouver cet amour.

Mais la seconde affirmation de Françoise Dolto, à savoir qu'en le ressuscitant le Christ a castré Lazare, est peut-être plus loufoque encore. Il s'agirait d'un cas de castration découvert par Françoise Dolto, la castration fœtale. Selon elle, nous l'avons vu plus haut, la section du cordon ombilical est pour le nouveau-né une véritable castration. Et, selon elle, en le ressuscitant, le Christ a permis à Lazare de revivre cette première expérience de castration. À l'évidence, Françoise Dolto a complètement perdu les pédales.

* * *

Depuis saint Paul, l'Église aime à dire que le Christ est le nouvel Adam. Mais comment se fait-il que le nouvel Adam ne parle jamais du premier ?

* * *

« L'autisme, nous dit Françoise Dolto, en fait, cela n'existe pas à la naissance. Il est fabriqué. C'est un processus réactionnel d'adaptation à une épreuve touchant l'identité de l'enfant » (*La cause des enfants*, Laffont, 1985, Pocket, p. 492). Françoise Dolto ose donc affirmer que l'autisme « n'existe pas à la naissance ». On ne saurait pousser plus loin le déni de réalité. Car la réalité, c'est qu'on naît autiste parce qu'on naît avec un cerveau d'autiste c'est-à-dire un cerveau dont le développement a été perturbé, un cerveau qui a subi des altérations qui l'empêchent de fonctionner normalement et entraînent de profonds dérèglements qui se manifestent dans le langage, la motricité, la perception, les émotions et les relations sociales. L'autisme est une maladie organique, c'est une malformation congénitale du cerveau. Non contente d'affirmer qu'on ne naît pas autiste, Françoise Dolto va prétendre que

l'autisme est un processus d'adaptation, alors qu'il se manifeste au contraire par une profonde inadaptation de l'individu qui réagit d'une manière inappropriée à toutes les sollicitations extérieures.

* * *

« L'univers réparé par Jésus-Christ vaut mieux que le même univers dans sa première construction : autrement Dieu n'aurait jamais laissé corrompre son ouvrage », nous dit Malebranche (*Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, Folio-Essais, Gallimard, 1994, p. 383). Si l'on comprend bien ce que nous dit Malebranche, Dieu ayant créé un univers qui ne le satisfaisait pas, l'a laissé se dégrader afin de pouvoir le remanier profondément. C'est étrange et le plus étrange est que tout cela était prémédité. Dès le début, Dieu a choisi de créer un univers décevant, condamné à la ruine et qu'il devrait reconstruire de fond en comble. Cela étant, il est difficile de ne pas se demander si Dieu avait bien toute sa tête et le fait qu'il ait créé Malebranche ne peut que nous renforcer dans cette opinion.

* * *

« L'enfant autiste est télépathe, affirme, Françoise Dolto. J'ai l'exemple d'une petite fille autiste de cinq ou six ans. Sa mère me racontait que lorsqu'elle voyageait avec elle dans le train, c'était intolérable parce que cette enfant parlait toute seule, et elle disait la vérité des gens qui étaient dans le compartiment... Une fois, une voisine disait à sa mère : “Je vais à Paris voir mon mari...”, et l'enfant coupait : “C'est pas vrai, c'est pas son mari, c'est un monsieur que son mari connaît pas...” ! Elle parlait avec une voix bizarre, sans poser son regard, dans un habitus de somnambule. » (*La cause des enfants*, Laffont, 1985, p. 392). Comme Freud, donc, Françoise Dolto croit en la télépathie. Ce n'est guère le signe d'un esprit très rationnel. Quoi qu'il en soit, sur quoi se fonde-t-elle pour affirmer que la petite fille était est télépathe ? Sa mère prétendait qu'elle disait « la vérité des gens », mais comment pouvait-elle le savoir ? Il est beaucoup plus probable que sa fille une petite peste qui prenait beaucoup de plaisir à mettre les gens mal à l'aise. Françoise Dolto croit trouver la confirmation de son hypothèse dans le fait qu'elle « parlait avec une voix bizarre, sans poser son regard, dans un habitus de somnambule ». Mais cela n'a rien d'étonnant de la part d'une autiste.

* * *

« L'homme, écrit l'ayatollah Khomeiny, qui a éjaculé par suite d'un coït avec une femme autre que la sienne, et qui éjacule à nouveau en faisant le coït avec sa femme légitime, n'a pas le droit de faire ses prières s'il est en sueur ; mais s'il fait d'abord le coït avec sa femme légitime et ensuite avec une femme illégitime, il peut faire ses prières même s'il est en sueur » (*op. cit.*, p. 64). Ainsi, si l'on en croit l'ayatollah Khomeiny, Allah préfère l'homme qui couche d'abord avec sa femme légitime et ensuite avec une autre femme à celui qui choisit l'ordre inverse. Mais l'ayatollah Khomeiny ne nous explique pas pourquoi. Allah estime sans doute que la femme légitime doit avoir la priorité. On peut pourtant penser que l'homme qui commence par coucher avec sa femme légitime pour aller aussitôt après dans le lit d'une autre femme ne rend guère honneur à son épouse. Il témoigne en ce faisant que sa femme ne l'a pas comblé et qu'il a dû aller chercher ailleurs ce qu'il n'avait pas trouvé auprès d'elle.

* * *

« La psychanalyse, écrit Freud, nous a appris que la pulsion de savoir des enfants est attirée avec une précocité

insoupçonnée et une intensité inattendue par es problèmes sexuels, voire qu'elle n'est peut-être éveillée que par eux seuls » (*Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, folios essais, 1987, p. 123).

Tous les enfants se demandent d'où viennent les bébés et questionnent sans cesse leurs parents à ce sujet. Freud ne manque pas d'en conclure qu'ils sont obsédés par le sexe. Selon lui, s'ils posent tant de questions sur l'origine des bébés, c'est parce qu'ils savent plus ou moins consciemment où se situe la réponse. Leur curiosité est très orientée. Ils veulent que leurs parents leur confirment ce qu'ils pressentent, ce qu'ils sont impatients d'apprendre. Mais cette curiosité n'a rien de trouble, rien de suspect. Ce qui serait étonnant, c'est que les enfants n'aient pas envie de savoir d'où viennent les bébés. Leur curiosité ne relève pas de la « pulsion », comme le prétend Freud. Elle est très rationnelle : lorsque soudain l'enfant paraît, il faut bien qu'il vienne de quelque part. Contrairement à ce que pense, Freud la réponse des parents, quand elle arrive enfin, ne vient nullement combler l'attente des enfants. Ils sont généralement très surpris d'apprendre parce que leur papa a mis son zizi dans la fente que leur maman a en bas du ventre ; ils en sont souvent déconcertés, désappointés, quand ils ne trouvent pas cela parfaitement dégoûtant. Freud lui-même nous raconte quelque part (j'ai perdu la référence) que deux garçons, mis au parfum par un camarade de classe, lui avaient alors répondu : « Ton papa fait peut-être ça à ta maman, mais le nôtre ne le fait certainement pas ».

* * *

Dans son livre *L'image inconsciente du corps*, Françoise Dolto nous expose le cas d'un petit garçon de trois ans, Joël, atteint de bégaiement : « Son bégaiement était survenu lorsqu'il avait trois ans. Il se trouvait alors dans un salon de thé avec sa mère et sa tante, la sœur de son père. Les deux femmes se réunissaient tous les huit jours dans ce lieu avec lui. Toutes deux, ce jour-là, étaient en train, selon leur habitude, paraît-il, de parler, en se moquant, des travers du père de l'enfant, leur époux et frère. Tout à coup, Joël a disparu sous la table glissant de sa chaise. Il avait perdu le tonus de son schéma corporel par infirmation de son image du corps phallique. D'assis sur sa chaise, en train de manger, il est passé sous la table sans que personne ait compris pourquoi. On l'a redressé, on l'a remis à table en le grondant, bien entendu. Il avait paraît-il, l'air ébahi. Tout cela a été remémoré plus tard par la mère quand, dans son analyse Joël s'est souvenu de cette scène du salon de thé, en a parlé à sa mère et a reçu d'elle confirmation de l'exactitude de son souvenir. Or, cela avait été l'occasion du tout premier bégaiement qui n'avait jamais cessé depuis, associé au gâteau au chocolat que Joël mangeait pendant que les deux femmes se tordaient de rire en se moquant de son père. Souvenir-écran qui est apparu comme représentant à la fois une déréliction du père et le bégaiement du fils. On peut dire que Joël a surdéterminé le phallus en tant que maître sthénique moteur de l'image du corps vertical, au point qu'il n'a pu garder la position assise et qu'il a perdu la maîtrise de sa phonation, sublimation du phallisme oral en tant que compatible avec un avenir de garçon. Il faut dire aussi que le

chocolat est par analogie de couleur une image de l'excrément anal. Il y a eu infirmation des possibilités de transfert phallique urétral et anal sur le parler qui était acquis, et sur la scansion de la colonne d'air. Joël présentait un bégaiement particulier : au lieu d'émettre les sons, il parlait autant en inspirant qu'en expirant. Cela caractérisait son bégaiement » (éditions du Seuil, Points, 1984, pp. 253-254).

On a beau être habitué à trouver sous la plume de Françoise Dolto les allégations les plus loufoques, quand on lit ce texte, on n'en croit pas ses yeux. On les frotte, on les refrotte, mais on n'arrive toujours pas à comprendre comment un être doté d'un cerveau d'*homo sapiens* a pu écrire des inepties aussi effarantes. La chute du petit Joël fait l'objet d'explications aussi inutiles qu'incroyablement saugrenues. Françoise Dolto nous dit que personne n'avait compris pourquoi Joël était tombé sous la table. Mais il n'y avait rien à comprendre : il avait simplement glissé de sa chaise. Un petit enfant, dont les pieds ne touchent pas le sol lorsqu'il est assis sur une chaise d'adulte, peut aisément glisser de la chaise et tomber. Une telle explication est, bien sûr, beaucoup trop simpliste pour Françoise Dolto. Elle en a une autre : « Il avait perdu le tonus de son schéma corporel par infirmation de son image du corps phallique ». Est-ce à dire que, tout à coup, il s'est, inconsciemment bien sûr, représenté son corps sous la forme d'un phallus affalé ce qui a eu pour effet qu'il s'est aussitôt affaissé comme une poupée de chiffons ? Si c'est bien cela, Françoise Dolto aurait dû le dire plus clairement. Mais elle revient sur l'explication de la chute un peu plus loin : « On peut dire que Joël a surdéterminé le phallus en tant que maître

sthénique moteur de l'image du corps vertical ». Malheureusement on comprend encore moins. Le « On peut dire » est plaisant. Si Françoise Dolto n'avait pas existé jamais personne assurément n'aurait songé à dire qu'un enfant de trois ans avait « surdéterminé le phallus en tant que maître sthénique de l'image du corps vertical » et que cela avait provoqué sa chute. Quoi qu'il en soit, on sait maintenant que, lorsque les enfants commencent à marcher, il faut leur dire qu'ils doivent soigneusement éviter de surdéterminer le phallus en tant que maître sthénique moteur de l'image du corps vertical sous peine de tomber.

Mais cette surdétermination du phallus n'explique pas seulement la chute du petit Joël : elle explique aussi son bégaiement. « Il y a eu infirmation des possibilités de transfert phallique urétral et anal sur le parler qui était acquis, et sur la scansion de la colonne d'air ». On le voit, cette fois-ci l'explication est lumineuse à la condition de se souvenir que le petit Joël mangeait un gâteau au chocolat et que « le chocolat est par analogie de couleur une image de l'excrément anal ».

* * *

Georges Molinié aime à dire que la stylistique est une discipline « porteuse ». Comment lui donner tort ? Il en est, en effet, la meilleure illustration. Car, en sa personne, la

stylistique a permis à une absolue nullité de devenir professeur d'Université, de parvenir très vite à la classe exceptionnelle, de devenir directeur de l'U.F.R. de langue française de l'Université de Paris-Sorbonne, et enfin d'en être à deux reprises le président.

* * *

« L'enfant humain n'est pas considéré dans son humanité comme un égal en valeur par les adultes que pourtant doivent leur statut de parents à son désir inconscient de naître de leur union sexuelle » (*Les Étapes majeures de l'enfance*. Gallimard, Folio, 1994, p. 291) Les adultes n'éprouvent d'ordinaire aucun sentiment de supériorité à l'égard des enfants. Car ils ont tous été enfants eux-mêmes. Ils sont, bien sûr, conscients de pouvoir faire quantité de choses que les enfants ne sauraient faire et de savoir quantité de choses que les enfants ignorent. Mais ils savent bien que l'infériorité des enfants n'est que momentanée et que, quand ils auront leur âge, ils auront les mêmes capacités qu'eux. Les adultes pour la plupart aiment les enfants et les parents les considèrent généralement comme leurs biens les plus précieux. Si l'on aime les enfants, c'est, bien sûr, pour leur grâce, mais aussi pour leur innocence et leur ingénuité. On aime les enfants parce

qu'ils sont enfantins. Mais c'est ce que Françoise Dolto, comme tous les freudiens, oublie continuellement.

* * *

« Il faut défendre la superstition comme un poste avancé de la religion », a dit Joseph de Maistre. Il a assurément raison, mais pourquoi n'est-il pas allé jusqu'au bout de sa pensée ? Il aurait dû dire : « il faut défendre la sottise comme la mère de la religion ».

* * *

« J'ai influencé la psychanalyse, écrit Phillippe Sollers. Sans moi, je ne pense pas que Lacan aurait été attiré par Joyce, et, sans moi, je ne pense pas, mais c'est très compliqué à dire dans la mesure où ça relève aussi d'une forme d'intimité, que ma femme serait devenue psychanalyste. J'ose donc dire que j'ai influencé la psychanalyse » (*Discours parfait, op. cit.*, p. 502). Philippe Sollers a partagé les principales idéologies de son époque. Il a été ouvertement marxiste, maoïste,

structuraliste. En revanche, il ne semble pas s'être vraiment engagé dans la cause freudienne. Mais que l'on ne croie surtout pas qu'il ait pu passer à côté d'un courant de pensée qui a si fortement marqué toute l'avant-garde intellectuelle ! Il tient donc à bien mettre les choses au point. S'il n'a pas joué un rôle direct dans le mouvement psychanalytique, il l'a quand même influencé. Que personne n'en doute ! Rien de ce qui est inepte ne lui est étranger. Philippe Sollers est l'homme de toutes les sornettes.

* * *

« La sueur d'un chameau mangeur d'excréments humains est impure ; la sueur des autres animaux qui mangent les mêmes ordures ne l'est pas », dit l'ayatollah Khomeiny (*op. cit.*, p. 6). Il est certes, difficile de ne pas apprécier la précision des prescriptions de l'Ayatollah Khomeiny. On peut pourtant regretter que parfois il nous laisse un peu sur notre faim, comme c'est le cas ici. Qu'en est-il de la sueur d'un chameau qui mange les excréments d'un autre animal qui mange des excréments humains ?

* * *

« Il vaut mieux, écrit Françoise Dolto, que la violence s'exprime physiquement, sinon elle s'exprime somatiquement, dans le corps, et si elle ne s'exprime pas somatiquement dans le corps, elle s'exprime cérébralement par un brouillard qui se met dans l'intelligence de l'enfant. Donc à ce moment-là, c'est l'effet de cette non-agressivité qui le rend arriéré. L'arriération d'un enfant, c'est une agressivité qui n'a pas pu s'exprimer de façon ni motrice ni verbale, et malheureusement il est en bonne santé psychosomatique » (*Les Étapes majeures de l'enfance*, Gallimard, Folio, 1994, p. 251). Comme à son habitude et comme tous les freudiens, elle veut donner une explication psychologique à un phénomène purement physiologique. L'origine de l'arriération mentale est évidemment organique. Elle est due à une déficience cérébrale, le développement du cerveau n'ayant pu s'accomplir normalement. Mais cette explication simpliste ne saurait satisfaire Françoise Dolto. Pour elle, un enfant arriéré est un enfant qui n'a pas su ou pas pu exprimer son agressivité. On aimerait connaître alors l'origine de cette agressivité ; on aimerait savoir contre qui, contre quoi elle était dirigée. L'arriération mentale étant congénitale, on doit donc supposer que le fœtus n'était pas satisfait des conditions de la vie prénatale, ce qui peut assurément se comprendre. D'ordinaire les enfants le font savoir en donnant des coups de pieds plus ou moins forts. Mais, pour une raison quelconque, certains enfants peuvent ne pas être en situation de donner des coups de pieds. On peut donc penser qu'ils en

éprouvent un vif ressentiment et que, à la longue, cela leur tape sur le système. Cela étant, il faudrait de toute urgence faire une enquête pour savoir si les arriérés mentaux donnaient ou non des coups de pieds quand ils étaient dans le ventre de leur mère. Françoise Dolto aurait dû y penser.

* * *

Dans le *Discours sur l'histoire universelle*, Bossuet nous fait remarquer que Dieu, pour créer l'homme, n'emploie pas la même formule que celle qu'il a employée pour le reste de la création et il nous explique pourquoi : « Jusqu'ici Dieu avait tout fait en commandant : “Que la lumière soit ; que le firmament s'étende au milieu des eaux ; que les eaux se retirent ; que la terre soit découverte, et qu'elle germe ; qu'il y ait de grands luminaires qui partagent le jour et la nuit ; que les oiseaux et les poissons sortent du sein des eaux ; que la terre produise les animaux selon leurs espèces différentes ”. Mais quand il s'agit de produire l'homme, Moïse lui fait tenir un nouveau langage : “ Faisons l'homme, dit-il, à notre image et ressemblance ”.

« Ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante ; c'est une parole plus douce quoique non moins efficace. Dieu tient conseil en lui-même ; Dieu s'excite lui-même, comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre

surpasse tous les ouvrages qu'il avait faits jusqu'alors » (p. 768)

Dieu, en effet, ne dit pas : « Que l'homme soit ! » : il dit : « Faisons l'homme ». Et Bossuet a raison : la formule est plus douce. Mais comment peut-il dire qu'elle est « non moins efficace » ? Quand Dieu dit : « Que la lumière soit ! » aussitôt la lumière est là. Quand il dit : « Faisons l'homme », il ne se passe rien. Il faut que Dieu mette la main à la pâte, qu'il prenne du limon et se mette à façonner l'homme. Bossuet nous dit ensuite que « Dieu tient conseil en lui-même ». Est-ce à dire qu'après avoir créé tout le reste, Dieu, au moment de créer l'homme qui doit être le couronnement et l'aboutissement de toute son œuvre, hésite à franchir le pas et éprouve le besoin de réfléchir encore un peu ? Ce serait assurément bien étrange. Aussi bien n'est-ce pas ce que pense Bossuet. Pour lui, si Dieu marque une pause, c'est pour mieux savourer ce moment exceptionnel : « Dieu s'excite lui-même même ». Il se frotte les mains, il fait durer son plaisir. Mais ce dieu n'est-il pas un peu trop humain ?

* * *

« Le psychanalyste sait qu'il ne sait rien ou pas grand-chose, et seulement en ce qui le concerne lui-même, en tout cas rien en ce qui concerne son patient. C'est le patient qui sait

(sans savoir qu'il sait) pour tout ce qui le concerne (et cela même s'il s'agit d'un enfant, d'un bébé). Le travail qu'ils font ensemble démystifie rapidement l'illusion du patient qui voudrait que son psychanalyste soit pour lui le tout sachant. » (*La cause des enfants*. Laffont, 1985, p. 192). Françoise Dolto affirme que le psychanalyste ne sait rien sur ses patients. Eux seuls se connaissent, bien qu'ils ne le sachent pas. Elle minimise apparemment le rôle du psychanalyste pour essayer de nous faire croire qu'il n'invente rien. Selon elle, Il se contente de retrouver ce que le patient sait sans le savoir. Mais c'elle qui le dit. En réalité, le psychanalyste ne retrouve pas ce que le patient sait sans le savoir : il retrouve seulement ce que lui sait déjà, parce qu'il sait d'avance ce qu'il doit trouver.

* * *

Je me souviens d'avoir entendu une vieille cousine (du côté de ma belle-famille, je tiens à le préciser) déclarer que, pour donner toutes ses chances à un enfant, il fallait mettre soigneusement de côté une des dragées de son baptême fin de la lui faire manger le jour de sa première communion. Il serait difficile assurément d'imaginer une superstition plus saugrenue. Mais c'est évidemment ce qui la rendait particulièrement chère au cœur de ma vieille cousine qui, par

ailleurs, devait en avoir beaucoup d'autres. Inutile de dire que cette cousine était très pieuse.

* * *

« Quand on a mon âge, écrit Françoise Dolto, et qu'on a connu beaucoup d'enfants, quand on a su comment ils sont nés, le processus de leur accouchement, de leur apparition au monde, on peut dire que chaque fois qu'ils ont eu une mutation dans leur existence, elle s'est passée de la même façon que leur naissance. » (*La cause des enfants*, Robert Laffont, 1985, p. 208). Quoi que dise Françoise Dolto, il n'y a vraiment aucune raison pour que les grandes mutations de l'existence d'un individu se passent de la même façon que s'est passée sa naissance. Je tiens donc à rassurer pleinement tous les enfants qui, à la naissance, se présentent par le siège. Ils ne sont nullement tous condamnés à se faire sodomiser.

* * *

Philippe Sollers dit que sans l'auteur de *L'interprétation du rêve* « nous croirions encore que rêver relève d'une vision mystique » (*Discours parfait, op. cit.*, p. 316). Mais il parle pour lui. Car, pour ma part, et heureusement beaucoup sont comme moi, je n'ai jamais cru que le rêve relevait d'une vision mystique.

* * *

Pour les tenants de la thèse mythiste selon laquelle le Christ n'a pas existé, ceux qui ont inventé l'histoire d'un dieu qui aurait envoyé son fils s'incarner sur la terre et y mourir pour racheter les hommes de la faute commise par le premier d'entre eux, ont ensuite inventé de toutes pièces l'histoire d'un homme qui aurait été ce fils envoyé par Dieu et ils ont fabriqué toutes sortes de faux documents pour témoigner de son existence. Mais comment se fait-il alors que, d'après ces documents, cet homme n'ait, semble-il pas été au courant de la nature exacte de sa mission et qu'il ait ignoré beaucoup de choses qu'il aurait dû être le premier à savoir ?

* * *

« Tous les autistes sont surdoués pour la relation humaine et pourtant ils sont dans un désert de communication » affirme Françoise Dolto » (*La cause des enfants*, Robert Laffont, 1985, p. 491). L'autisme est, comme on sait, une maladie congénitale d'origine neurologique qui se manifeste principalement par de grandes difficultés, voire une quasi impossibilité, de communiquer avec les autres » et des centres d'intérêt aussi restreints que répétitifs. Mais cela n'empêche pas Françoise Dolto d'affirmer que « tous les autistes sont surdoués pour la relation humaine ». On a du mal à comprendre. Est-ce à dire que les autistes refusent de communiquer avec les autres parce qu'ils les trouvent insuffisamment doués pour la relation humaine ? Mais ils ne communiquent pas davantage avec les autres autistes.

* * *

« Si on commet un acte de sodomie avec le bœuf, le mouton ou le chameau, leur urine et leurs excréments deviennent impurs et leur lait même n'est plus consommable », dit l'Ayatollah Khomeiny (*op. cit.*, p. 56).

Voilà un texte particulièrement déroutant. Passons sur le fait que le bœuf, le mouton et le chameau ne donnent habituellement pas de lait. Mais on croit comprendre que l'urine et les excréments du bœuf, du mouton ou du chameau ne deviennent impurs que s'ils ont été sodomisés. Or l'ayatollah Khomeiny affirme par ailleurs que l'urine et les excréments font partie des choses qui sont impures par nature (« Onze choses sont impures : l'urine, l'excrément, le sperme, les ossements, le sang, le chien, le porc, l'homme et la femme non musulmans, le vin, la bière, la sueur du chameau mangeur d'ordures », p. 59). Enfin, si l'on peut sans doute sans trop de difficultés pratiquer la sodomie sur un mouton, cela doit être beaucoup plus malaisé quand il s'agit d'un bœuf ou d'un chameau. Notons que l'ayatollah Khomeiny n'a pas cru devoir parler de l'acte de sodomie commis avec un éléphant, un hippopotame, un rhinocéros ou un crocodile. Cela fait honneur à son bon sens.

* * *

Dans *La psychanalyse des enfants*, Mélanie Klein nous raconte l'analyse d'une petite fille de trois ans et demi, prénommée Trude. Il n'a fallu à Mélanie Klein qu'une seule et courte séance pour résoudre le problème. « Trude entra dans la pièce, remplie d'angoisse et de mauvaise volonté ; je fus

obligée de l'analyser à voix basse, la porte restant ouverte, mais elle ne tarda pas à révéler la nature de ses complexes. Elle insista pour qu'on enlevât les fleurs qui se trouvaient dans un vase ; elle arracha d'une charrette le petit bonhomme qu'elle y avait placé, pour l'accabler ensuite de mauvais traitements ; elle voulut retirer du livre d'images qu'elle avait apporté un homme coiffé d'un grand chapeau ; elle affirma qu'un chien avait bousculé l'ordre des coussins dans la pièce. J'interprétai immédiatement ces propos comme un désir de supprimer le pénis paternel à cause du mal qu'il infligeait à la mère représentée par le vase, la charrette, le livre d'images et le coussin. L'angoisse de Trude se trouva aussitôt diminuée » (P.U.F., collection Quadrige, 1959, pp. 33-34). Ce qui est sans doute le plus plaisant, c'est le « immédiatement » (« j'interprétai immédiatement »). Mélanie Klein n'a pas une seule seconde d'hésitation. Si la petite fille exige qu'on enlève les fleurs du vase, c'est parce qu'elle veut que le pénis de son père cesse de faire du mal à sa maman. Mélanie Klein ne songe pas un instant à se demander si la petite Trude, qui n'a que trois ans et demi, sait ce que son papa fait de temps à autre à sa maman. Il y a pourtant toutes les chances qu'elle l'ignore, car très rares doivent être les enfants de cet âge qui le savent. Notons qu'en matière de symboles sexuels, l'imagination de Mélanie Klein l'emporte de loin sur celle de Freud pourtant très riche. Car dans la très vaste panoplie phallique du père de la psychanalyse, on ne trouve jamais de fleurs. Quant aux symboles sexuels féminins, si le vase fait bien partie de la panoplie freudienne, on n'y trouve ni charrette, ni livre d'images, ni coussin.

* * *

Les croyants sont persuadés que, quoi qu'ils puissent dire contre elle, les incroyants ne peuvent s'empêcher d'éprouver un secret respect pour la religion et ne la critiquent jamais sans ressentir un certain malaise. Et c'est vrai que les incroyants ne sont jamais à l'aise quand ils critiquent la religion. Mais ce n'est nullement parce qu'ils ont mauvaise conscience. C'est parce qu'ils se sentent toujours complètement dépassés. Avec quelque sévérité qu'ils puissent fustiger la stupidité des croyances religieuses, ils ont toujours le sentiment que les mots leur manquent pour la cerner.

* * *

« Des interdits trop nombreux de toucher aux objets extérieurs à son corps, nous dit Françoise Dolto, obligent l'enfant à considérer ses mains comme dangereuses ; et si on lui interdit de toucher son propre corps, il en arrive à se croire

dans son corps - tout ou partie - un objet de danger, sécable, dévorable, et à croire son sexe mis en danger par ses propres mains - lesquelles sont en elles-mêmes inquiétantes pour certains enfants à qui l'on dit sans cesse : "Ne touche pas !" » (*L'image inconsciente du corps*, éditions du Seuil, 1984, Points-Essais, p. 136). C'est bien connu, en effet, et beaucoup de parents pourraient en témoigner, si l'on dit sans cesse à un enfant : « Ne touche pas ! », il va finir par avoir peur de ses mains, et craindre particulièrement qu'elles n'agressent son sexe et ne le déchiquètent. Souvent même ces enfants pissent dans leur froc dès qu'ils s'aperçoivent que leurs mains sont un peu trop près de leur sexe.

* * *

La troisième personne de la Sainte Trinité a toujours été la cinquième roue du carrosse.

* * *

L'essentiel du *Dictionnaire de rhétorique* de Georges Molinié (Le livre de Poche, 1992) est consacré à la présentation des principales figures de style. Les définitions qu'il en donne sont, on s'en doute, très jargonnantes et peu intelligibles. Pour avoir une chance de les comprendre, il est impératif de bien savoir en quoi la figure de style dont il parle. De plus la définition qu'il nous propose est parfois sans aucun rapport avec celle qui est généralement admise. Quant à la citation qui est censée illustrer la définition, elle est parfois, elle aussi, sans rapport avec elle. Enfin le commentaire que Georges Molinié nous donne de cette citation prouve parfois qu'il ne l'a pas comprise.

Prenons pour exemple la notice qu'il consacre à l'hypocorisme : « Un hypocorisme est une figure macrostructurale. C'est une variété d'ironie, qui s'apparente à l'astéisme : l'hypocorisme a lui aussi en effet une orientation plutôt favorable et méliorative à l'égard de l'objet du propos (orientation très macrostructurale), sans pour autant énoncer à ce sujet des indications en elles-mêmes défavorables ou négatives ; il est donc plus fin et plus nuancé que l'astéisme, Ex. :

Si on ne goûte pas ces Caractères, je m'en étonne ; et si on les goûte, je m'en étonne de même.

« Il s'agit d'un commentaire de La Bruyère sur son propre ouvrage. On ne peut pas dire qu'il en dise du mal ni davantage de bien : le propos a l'air simplement déceptif ou aporétique. Il est cependant difficile de ne pas l'interpréter

comme un véritable éloge, qui transforme un commentaire fermé en appréciation chaleureuse. La manipulation se fait bien sûr sur une sorte d'antanaclase touchant *je m'en étonne* : la première occurrence renvoie à l'impossibilité, pour un public normal, de ne pas apprécier la satire des travers moraux des contemporains pour des raisons très habiles de simple bon sens et d'hypocrite assurance dans le bien ; la seconde occurrence renvoie à la non moins hypocrite et habile modestie d'auteur n'osant croire à la qualité de son livre. Le mécanisme est donc subtil et l'hypocorisme fort réussi » (p. 167).

Rappelons d'abord que l'hypocorisme est une figure de style par laquelle on manifeste de l'affection et de la tendresse par des diminutifs (frérot, sœurette) ou de petits mots doux (mon chou, mon petit bijou, mon petit lapin) ou souvent, au contraire, par des appellations faussement dépréciatives (petite crapule, petit chenapan). Le plus souvent on a recours à l'hypocorisme pour s'adresser à des enfants et particulièrement à des bébés. On le voit tout de suite, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible de penser à l'hypocorisme quand on lit la définition qu'en donne Molinié. Certes, il parle d'« une orientation plutôt favorable et méliorative [sic] à l'égard de l'objet du propos », ce qui est, en effet, le cas de l'hypocorisme, même si alors l'orientation n'est pas « plutôt » favorable, mais très favorable. Mais il ajoute « sans pour autant énoncer à ce sujet des indications en elles-mêmes défavorables ou négatives » ce qui est pourtant souvent le cas de l'hypocorisme. Ajoutons que le propos (« sans pour autant ») de Georges Molinié est complètement absurde. Une orientation favorable à l'objet d'un propos, loin d'inciter à énoncer des

indications défavorables à son égard, ne pourrait que détourner de le faire.

Venons-en à la citation de La Bruyère qui est censée illustrer la définition de l'hypocorisme et qui est la dernière phrase des *Caractères*. Elle n'a évidemment rien à faire ici, car, si elle relève de l'hypocorisme, alors n'importe quel énoncé est hypocoristique. De plus, Georges Molinié l'a mal comprise. Il a bien compris, mais ce n'est vraiment pas difficile, la première partie de la phrase. Il est vrai que La Bruyère y exprime « l'impossibilité, pour un public normal, de ne pas apprécier la satire des travers moraux des contemporains ». Mais Georges Molinié n'a pas compris la seconde moitié de la phrase qu'il explique par la fausse modestie. Or, si c'était le cas, La Bruyère se contredirait. Après avoir revendiqué la valeur de son ouvrage, il la mettrait en doute. En réalité, il l'affirme deux fois, de deux façons complémentaires. La même raison qui fait que ses *Caractères* devraient plaire fait qu'ils ne le peuvent pas plaire : ils sont vrais. Parce qu'ils sont vrais, on peut y reconnaître les autres et l'on est porté à les apprécier ; mais, parce qu'ils sont vrais, on est aussi amené à s'y reconnaître soi-même ce qui empêche de les goûter.

* * *

Quand Adam a mangé la pomme que lui présentait Ève, il ne pouvait pas imaginer que Dieu ferait un pareil foin.

En mangeant la pomme il n'avait nullement voulu devenir semblable à Dieu. Il ne savait d'ailleurs pas que le serpent avait dit à Ève : « Vous serez comme des dieux ». Il a simplement fait ce que d'innombrables maris ont fait après lui : il a obéi à sa femme sans chercher à comprendre. Si Dieu avait eu une femme, il se serait mis à la place d'Adam et il lui aurait aisément pardonné sa désobéissance.